

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Types et costumes albanais

N°3

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

❑ LES MYSTERES DU SUICIDE DE PIERRE
BEREGOVVOY ❑ ALLONS-NOUS MOURIR
POUR LE KOSOVO ? ❑ ANDRE BERCOFF : LA
PAROLE AU PAYS REEL ❑ LES AVENTURIERS
DE LA GAUCHE PERDUE ❑ Et toujours...ADG

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France
Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB, au
capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
en cours
- ISSN en cours
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

POURQUOI LE « *LIBRE JOURNAL* *DE LA FRANCE COURTOISE* »

NE PUBLIE PAS DE PUBLICITE

Les ménages français consacrent en moyenne sept cents francs par an à l'achat de journaux imprimés, soit deux quotidiens par semaine ou un hebdomadaire tous les quinze jours.

Dans le même temps, les publicitaires consacrent en moyenne deux mille huit cents francs par ménage à l'achat d'espaces dans la presse écrite.

Chaque fois qu'un lecteur consacre un franc à son journal, un annonceur verse donc quatre francs au même journal.

C'est ce qui permet de vendre un magazine de cent trente pages en couleurs sur papier glacé au quart du prix de sa fabrication.

Ce financement occulte fait de « l'acheteur d'espaces » le véritable propriétaire du journal.

Ce système est évidemment incompatible avec la liberté du journaliste.

Voilà pourquoi nous refusons une publicité... que l'on ne nous propose d'ailleurs pas.

LE SEUL MOYEN D'AVOIR UNE PRESSE LIBRE EST DE PAYER LES JOURNAUX A LEUR JUSTE PRIX.

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE »

décadaire de civilisation française et de tradition catholique

ABONNEMENT D'UN AN	600 F
ABONNEMENT DE SIX MOIS	350 F
ABONNEMENT D'ESSAI (trois mois)	200 F

Pour l'outre-mer et l'étranger, merci d'ajouter cent soixante-dix francs de frais postaux.

Pour vous abonner, envoyez simplement votre carte de visite
accompagnée du formulaire de paiement (mandat ou chèque à l'ordre de SDB)

à SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS.

Editorial

Le débat va descendre dans la rue

Le LIBRE JOURNAL l'annonçait dans son dernier numéro : la lutte contre l'immigration clandestine et la délinquance étrangère sera le dossier le plus sensible qu'aura à traiter le gouvernement Balladur. Les socialistes mobilisent en tout cas à tour de bras groupuscules et officines contre le projet Pasqua, pourtant minimaliste puisqu'il ne vise qu'à imposer aux étrangers le respect de la loi française, sans songer un seul instant à reprendre le principe, pourtant établi par le Front populaire (ce qui devrait séduire Charles Pasqua), de la préférence nationale.

A vrai dire, au moment où ce débat va s'ouvrir à l'Assemblée, tous les ingrédients sont réunis pour la préparation d'un cocktail explosif : situation économique désespérée, terrorisme médiatique assimilant le patriotisme au racisme, refus des jeunes immigrés de faire allégeance, sous quelque forme que ce soit, au drapeau, effondrement total des valeurs et des principes fondateurs de l'esprit national, manque d'imagination et de détermination du gouvernement, paralysie des organes de défense de l'ordre public.

Sous ce chaudron de sorcière, les socialistes sont résolus à allumer le feu d'enfer de la contestation violente.

Adil Jazouli, sociologue des banlieues à risques, ne cache d'ailleurs pas ses craintes de voir les jeunes immigrés entrer en rébellion contre un système qu'ils ne craignent ni ne respectent.

Les Renseignements généraux, eux, multiplient les rapports alarmants : après l'opération "Bande à Bonnot" menée au métro Jules-Joffrin (voir le Libre Journal n°2), un nouveau degré a été franchi dans l'escalade avec la mise à feu, samedi 8 mai, d'un engin explosif à proximité du domicile de Charles Pasqua. Un tract a été retrouvé annonçant une prochaine récidive "avec cette fois de nombreuses victimes".


Le message est clair. En même temps que la "droite" revient aux affaires, le terrorisme est de retour dans l'actualité qu'il avait quittée à la suite d'un accord de non agression entre Action directe et le pouvoir socialiste...

Le débat sur l'immigration va descendre dans la rue.


S de B




BELLE AME

 Anne Valérie Noir-Botton : « Si mon père se souciait autant qu'il le prétend de sa fille et de ses petites-filles, il se serait probablement préoccupé de leur détresse morale pendant les cinq mois de détention de Pierre (Botton). Or, depuis le mois de décembre, date de la seule entrevue que j'aie eue avec lui pour qu'il me demande de divorcer..., ni lui ni ma mère ne m'ont passé le moindre coup de téléphone. » Michel Noir incarne, aux yeux des médias, la « Génération morale ». Avec François Léotard.

MENACE

 Une enquête préliminaire vient d'être ouverte sur le rachat, par une filiale de la Lyonnaise des Eaux, de « Dauphiné News », société proche du maire de Grenoble, le ministre de la communication Alain Carignon. L'opération ayant été négociée par un avocat conseiller du ministre. Le même qui avait négocié le contrat liant la ville de Grenoble avec une autre filiale de la Lyonnaise, la Cogesso.

TOUT PETIT

 Ses familiers ne reconnaissent plus Roland Dumas. Le mirobolant ex-ministre des Affaires étrangères se fait tout petit et annonce son intention de « reprendre la conquête de la Dordogne à la base ». On recommande à son garde du corps de ne pas laisser traîner son arme de service...

Quelques nouvelles

Le jeudi 6 mai 1993, en page 9, le « Figaro » a publié une enquête de son envoyé spécial à Nevers, Thierry Oberlé, qui contient deux informations confirmées par le « Monde » daté du samedi 8 mai et dont il est stupéfiant qu'elles n'aient pas fait l'objet de plus de commentaires : Pierre Bérégovoy a tiré deux fois et l'on n'a pas retrouvé les douilles.

Certes, on a en France l'habitude de ces suicides à deux balles. Lucet, directeur de la Sécurité sociale à Marseille, fut ainsi retrouvé « suicidé de deux balles » dans la tête pour excès de curiosité sur le fonctionnement des comptes de son administration et sur les filières de financement occulte et illégal du Parti communiste.

On a également l'habitude des suicides acrobatiques. L'escroc Stavisky et le demi-sel Figon, furent l'un comme l'autre, découverts morts d'une balle dans la nuque. Celui-là parce qu'il en savait trop sur la crapulerie des députés du Front popu, celui-ci parce qu'il était trop bavard sur l'enlèvement, par des barbouzes gaulistes, du leader marocain Ben Barka.

Pourtant, cette affaire des deux balles mérite qu'on s'y arrête, tant elle soulève de questions.

Qu'apprend-on ?

« Pierre Bérégovoy, écrit Thierry Oberlé, a appuyé à deux reprises sur la gâchette de l'arme de son garde du corps. La première

re balle était destinée à vérifier le bon fonctionnement du Manurhin 357 magnum. Peu familiarisé au maniement des armes, l'ancien premier ministre aurait ainsi voulu s'assurer que le pistolet était bien chargé. La vérification effectuée, il a alors commis son geste fatal. »



Qui a retiré du barillet les douilles perdues ?



Suivent quelques précisions : « En cette fin d'après-midi maussade, les chemins ombragés du canal latéral ... étaient déserts et nul n'a entendu les détonations » ; puis, « les deux douilles de calibre 9mm actionnées par une machine réputée pour sa puissance et sa maniabilité n'ont d'ailleurs pas été retrouvées malgré les recherches des gendarmes, mais les expertises des empreintes digitales relevées sur la crosse de l'arme et des traces de poudre prélevées dans la boîte crânienne de la victime établissent avec certitude, sur le plan légal, le suicide de Pierre Bérégovoy ».

Cet article appelle quelques commentaires.

Un magnum .357 Manurhin n'est pas un « pistolet », comme l'écrit Thierry Oberlé mais un revolver. Un pistolet est alimenté par chargeur. Après le tir, la douille est éjectée. Un « revolver », en revanche, est, comme son nom l'indique, alimenté

par un barillet qui, en tournant (« to revolve », en anglais) amène chaque cartouche en face du chien, lequel, actionné par la détente (qu'Oberlé appelle faussement la « gâchette », sacrifiant ainsi à une confusion très courante), percute l'amorce qui provoque l'explosion de la poudre et le départ de la balle.

Dans le cas de Pierre Bérégovoy, on a d'abord dit qu'il avait utilisé l'arme personnelle de son garde du corps : un Smith et Wesson « body-guard ». C'est une arme très légère, plate et profilée, dont le barillet ne contient que cinq balles. Le percuteur est remplacé par un curseur qui n'accroche pas les vêtements. Elle est conçue justement pour que le garde du corps puisse la porter aussi confortablement qu'un portefeuille et donc... n'avoir pas à la placer dans la boîte à gants.

On a ensuite parlé de l'arme de service du policier : un magnum .357 Manurhin qui, pour la protection des personnalités, est équipée d'un barillet spécial recevant des munitions 9mm « high velocity » (à grande vitesse non disponibles dans le commerce) qui, sans cela, faute de gorge, ne seraient pas maintenues.

Si, dans le cas d'un pistolet, la douille éjectée automatiquement après le tir peut se perdre, elle reste, dans le cas d'un revolver, maintenue dans le barillet qu'il faut faire basculer pour extraire les douilles percutees.



les du marigot

La seule explication au fait que l'on n'ait pas retrouvé les douilles percutées dans le barillet du .357 Manurhin (ou du Smith et Wesson), serait donc que quelqu'un les ait retirées après le tir.

On conviendra qu'une telle hypothèse mérite plus que deux lignes en page 9 du "Figaro" ou du "Monde".

D'autant qu'elle s'ajoute à quelques autres motifs d'étonnement.

Pourquoi n'a-t-on pas fait le "test à la paraffine"

Première invraisemblance : Sylvain Lespat, le garde du corps de Pierre Bérégovoy, aurait laissé son arme dans la boîte à gants du véhicule avant de s'éloigner. Il faut ne jamais avoir rencontré un policier chargé de la protection des personnalités officielles pour avaler ce genre de fable. L'arme d'un "gorille", c'est un peu comme une jambe de bois : son propriétaire peut la quitter pour dormir, mais certainement pas pour "aller faire un tour" pendant le service. Dans l'ambiance qui régnait au sein de la police après la série de "bavures" ayant inauguré le règne de Charles Pasqua, cette négligence est encore plus incompréhensible.

Deuxième invraisemblance : Pierre Bérégovoy aurait, selon les versions, appuyé le canon sous son menton, la balle étant ressortie au sommet du

crâne ou sur la tempe droite, la balle sortant par la tempe gauche. C'est invraisemblable : les munitions attribuées aux gardes du corps sont du type spécial-police "high velocity" ; elles ont une extrémité en "ampoule pharmaceutique" qui leur donne une force d'impact formidable, capable d'arrêter un homme en pleine course et aux effets comparables à ceux des fameuses balles "dum-dum". Touché au bras, un agresseur est culbuté au sol et peut être tué par l'effet de choc. A bout touchant, cette munition aurait entraîné l'explosion de la boîte crânienne.

Accessoirement, Jean Didier Derhy, enquêteur à "Défensive", révèle que le procureur n'aurait pas demandé le test à la paraffine sur les mains du mort, seul moyen d'établir qu'il a bien tiré lui-même.

Peut-on écarter définitivement l'hypothèse d'un assassinat ?

Troisième invraisemblance : "Personne n'a entendu les détonations". Le bruit d'un 357 chargé avec du 9mm high-velocity est si puissant qu'il oblige les tireurs en stand à porter un casque anti-bruit.

Dans le calme de la campagne, il est audible à un, voire deux ou trois kilomètres.

Le corps de l'ancien premier ministre a été retrouvé à cinq cents

mètres à peine du lieu où l'attendaient son garde du corps et son chauffeur. Un promeneur se trouvait à proximité. Il n'est pas vraisemblable qu'aucun des trois hommes, le garde du corps surtout qui est un habitué, n'ait entendu les deux détonations.

Quatrième invraisemblance : on nous dit que Pierre Bérégovoy aurait tiré deux fois "pour essayer l'arme".

C'est une pure supposition et c'est douteux.

Faute de témoin oculaire ou auditif, personne ne peut expliquer la raison de ce double tir.

On peut aussi bien imaginer que la victime a tiré une première fois pour s'amuser puis, terrorisée par le bruit, s'est suicidée.

En outre, un suicidaire n'essaie pas une arme dans le vide. Il applique l'arme et il tire. Tout simplement.

Enfin, il est probable que le spectacle de l'effet destructeur d'une balle de 9mm "high velocity" tirée, par exemple, dans le sol, suffirait à dissuader quiconque de renouveler l'expérience sur lui-même.

Au fond, le plus grand mystère de cette mort est dans l'unanimité qui s'est faite, avant même que le cœur de Bérégovoy ait cessé de battre, sur la réalité d'un suicide que, contrairement à ce que soutient Thierry Oberlé, rien n'établit définitivement "sur le plan pénal". Comme pour étouffer toute velléité de curiosité.

S d B

CENSURE



Pas un journal télévisé ou radio-phonique n'a identifié le meurtrier qui a volontairement écrasé un policier en tentant d'échapper à un barrage. On n'a entendu parler que d'un « jeune voyou » ou d'un « jeune délinquant ».

Il s'agit de Miloud Bendjilali, Algérien multi-récidiviste (vols de voitures, vols avec effraction, trafic de stupéfiants).



SILENCE

Charles Pasqua, qui avait promis de se montrer « impitoyable » contre les policiers impliqués dans des bavures, n'a pas fait le moindre commentaire officiel sur la mort du policier Michel Fanien. N'ayant pas pu éviter de présider ses obsèques, il a aussitôt noyé le poisson en réunissant une super-conférence des commissaires à l'arche des "droits de l'homme" (!) Simone Veil, qui voulait aller reconforter les parents d'un voyou arabe tué au volant d'une voiture volée, n'a pas réagi non plus. Edouard Balladur a reçu en privé le nouveau préfet de Police, Philippe Massoni, pour lui demander de transmettre ses condoléances à la famille du policier.

VIVRES COUPES



De plus en plus de députés socialistes exigent que la cotisation au Parti qui est prélevée sur leurs indemnités soit ramenée de dix mille à deux mille cinq cents francs. Les Fabiusiens ont fait savoir qu'ils ne paieraient plus rien.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Les aventuriers de la Gauche perdue

L'éternel retour de la lutte des classes

Les plus anciens abonnés du « Libre Journal » s'en souviennent : nous avons analysé ici même un dossier consacré par « Globe-Hebdo » à « La gauche après la gauche ». A travers toutes les contributions transpirait l'angoisse qui s'est emparée de nos intellos au lendemain d'une débâcle qui était plus qu'électorale : idéologique, morale, historique... En revanche, aucune solution d'avenir ne s'y dessinait — mis à part les pitoyables « yaka » de Pierre Bergé. Les grands idéaux qui, depuis deux siècles, mènent la France (à sa perte) seraient-ils donc en voie de disparition ? L'enquête méritait d'être poursuivie...

L'avenir du socialisme ? Celui de Béré...

Résumons-nous : le bric-à-brac d'utopies qu'on appelait la « gauche » n'a pas résisté à l'épreuve du pouvoir. Au contact des réalités, le « socialisme réel » a fondu comme neige au soleil. Comme dit Glucksmann : « La gauche était Essence ; elle est morte en devenant

Existence » {1}. Autrement dit, l'« essence » s'est évaporée — et, après douze ans d'une route de plus en plus sinieuse, le moteur de la gauche politique a fini par caler aux dernières Législatives, faute de carburant. Au-delà du « drame personnel », le suicide de Bérégovoy au terme de quarante-cinq ans de militantisme symbolise très exactement l'échec, la trahison et finalement l'autodestruction du socialisme « à la française ». Notre intelligence s'en est bien rendu compte, qui déjà s'est remise au travail pour tenter d'inventer un nouveau carburant capable de faire redémarrer la vieille guimbarde.

En avant vers « une autre Gauche » !

Après « Globe-Hebdo », c'est au tour de la revue « Politis » de partir à la recherche d'une « autre gauche », comme elle dit. Elle s'y essaye au travers d'un volumineux dossier sur le thème « Nationalismes et internationalisme ». Pas si bête ! Il est clair que les clivages de demain tourneront autour de ce problème. Hélas, dès le départ, nos « politissiens » posent la question à l'envers : « La nation est-elle

encore aujourd'hui le meilleur lieu d'exercice de la démocratie ? », s'interroge gravement Bernard Langlois {2} — alors que le vrai problème serait plutôt : « La démocratie est-elle bien le cadre approprié à l'épanouissement de la nation ? » Mais n'en demandons pas trop à nos intellectuels-de-gauche : après tout, s'ils posaient les bonnes questions, ils ne seraient déjà plus de gauche ! L'important, c'est que cette « problématique », comme on dit chez eux, donne lieu à un affrontement entre Daniel Bensaïd, bras gauche de Krivine à la « Ligue communiste révolutionnaire » depuis bientôt trente ans, et Max Gallo, ex-socialiste en rupture de ban qui a suivi Chevènement dans sa dissidence.

Où est passée la lutte des classes ?

Commençons par le plus dur : la langue de bois vermoulu du paléo-marxiste Bensaïd, modeste auteur de « Moi, la Révolution » (De Gaulle, lui, se prenait bien pour la France...) Que nous dit donc ce prof de philo trotskyste ? Il « constate » — en se pinçant le nez — « la remontée des nationalismes », qui « s'inscrit dans une conjoncture mondiale de crise d'accumulation capitaliste ». Il

note, grossière faute de français à l'appui, que « la manifestation de ces réflexes identitaires est inversement proportionnelle (sic) à l'obscurcissement de la lutte de classes ». On pourrait presque s'arrêter là : avec cette formule magique, tout reste dit. Le monde s'étant écarté de la lutte des classes, hors de laquelle il n'est point de salut, quoi d'étonnant à ce qu'il sombre dans le nationalisme ? Pour les cancre, Bensaïd tient quand même à rappeler que c'est une absurdité contraire aux principes élémentaires du socialisme scientifique : « D'un point de vue de classe, une nation n'est pas un tout homogène : elle est formée d'exploiteurs et d'exploités ». Merci, Maître. Une double absurdité même, à présent que « la mondialisation des problèmes requiert une redistribution des niveaux de souveraineté » — c'est-à-dire, en clair, l'effacement de la souveraineté nationale au double profit du mondial et du local.

A suivre

{1} Ce qui prouve bien, soit dit en passant, que, contrairement à ce que prétendait ce crétin de Sartre, l'existence ne précède pas l'essence !

{2} Ex-producteur de l'insoutenable émission « Résistances » sur France 2.

C'est-à-dire...

par ADG

MANQUE DE TENUE, LEOTARD



— *Nouvelles
de l'Everest*
— *Et aussi
du Mont-Blanc*
— *Yétis et crétins*
— *Beauté
de Léotard*
— *Grandeur
consécutive de toutes
ces montagnes*



Parmi toutes les nouvelles qui illuminent notre prodigieuse décade, il en est une qui surclasse toutes les autres. Non, il ne s'agit pas du rapport Fernand Raynaud, pas plus que des crépages de chignon entre M. Pasqua et madame Simone et même pas encore des serments électoraux de M. Balladur qui se transforment en serremments de ceinture.

Il s'agit d'une information qu'on nous cache, comme tout ce qui est important, tels que l'âge du capitaine Haddock, la manière de fabriquer un maillochon, l'adresse du syndicat des petits cardeurs de matelas et le revenu minimum du cousin pauvre.

Figurez-vous que l'Everest a diminué de deux mètres (2,03 m. pour être précis) depuis les dernières mesures relevées en 1975. Pis, que chaque année, il oscille de 30 à 50 centimètres d'est en ouest. A qui se fier, je vous le demande ? L'Everest, pour moi, était une des valeurs les plus sûres qui soient au monde. Pas du genre à accoucher d'une souris ou à se déplaçer, fût-ce sous l'influence de la foi. Ni à être atteint du syndrome de Piéral ou de la samba des îles. Qu'est-ce que c'est que ces façons de se gommer de l'altitude ? Et de gesticuler comme un Julot-casse-croûte au grand gala des charcutières ? Verra-t-on bientôt le Mont Blanc, autre symbole de l'immuabilité des grands sommets — bien que peuplé de crétins des Alpes alors que l'Everest n'abrite que des yétis — se mettre à avoir la bougeotte tout en se ratatinant sous le poids des ans ?

Acôté de cela, vous pensez si les propos d'un Léotard dans les colonnes du "Monde" sont de peu d'intérêt. J'ai même scrupule à vous en entretenir mais vous savez ce que c'est que l'actualité, ça ressemble à une casserole de lait sur le feu, il faut veiller sans cesse à ce que ça ne déborde pas.

Comme son frère qui est comédien, François Léotard descend d'une illustre famille de funambules mais plutôt que de marcher sur un fil, il a

choisi de s'exprimer en style barbelé. Je n'ai rien compris à son histoire de canard sans tête qui court dans tous les sens, surtout à propos d'un homme qui s'est tiré une balle (ou deux ou peut-être même tout un "chargeur" de revolver comme disent les journalistes qui s'y connaissent en armes à feu comme moi en eaux minérales) justement dans la tête. On sent très bien que c'est, non-obstant toutes les casseroles (de laid) accrochées à ses basques saltimbanques, une chose qui ne risque pas d'arriver au gracieux Léotard. Pour se faire sauter la cervelle, il faudrait commencer par en avoir une et d'évidence, le quidam n'en est pas appareillé. Pourtant, ça ne l'empêche pas de crier au feu, quand il serait plus idoine de crier au fou. Je n'ai pas une

affection très vive pour M. Léotard qui, lorsqu'il fut ministre de la Culture (on croit rêver !), nous rendit une petite visite en Nouvelle Calédonie où j'étais le correspondant de "Minute". Pendant quatre ans de socialisme, pas un seul ministre socialiste en déplacement ne m'avait cherché de noises. De Rocard à Lemoine, tous m'avaient accepté dans leur suite et pourtant, Dieu sait si je ne les ménageais pas. Même Pisani, au plus fort de la haine qu'il développait contre les loyalistes, ne me ferma jamais les portes du Haussariat. Seul M. Léotard me fit débarquer d'un avion en partance pour je ne sais plus où et me déclara indésirable dans ses parages. C'est pour cela que j'aime bien la droite au pouvoir.

Mais il ne s'agit pas d'une personnelle vindicte, d'autant plus que je rendis coup pour coup et que le butor n'eut pas trop à se féliciter de sa mauvaise manière. Ce qu'on peut en revanche, trouver dans sa diatribe fielleuse, alambiquée et atteinte de la rage publiée, ô surprise, dans "Le Monde", c'est une telle visible propension à tout ramener à soi qu'on est à mi-chemin du championnat du monde de schizophrénie et des olympiades de la paranoïa. François Léotard qui a inventé la célèbre tenue qui porte son nom et qui lui a permis de prendre le ministère des Armées, en manque singulièrement.

Pendant tout ce temps, de combien de millimètres l'Everest a-t-il fondu sous l'effet d'un régime plus efficace que celui de Montignac ? Continue-t-il son impressionnant paso-doble d'est en ouest et, dans l'affirmative, rectifie-t-il le pas de temps en temps pour aller d'ouest en est ? Sinon, il va bien finir par tomber sur la tronche de quelqu'un et je ne suis pas très chaud pour trouver un matin des yétis dans ma baignoire. Non plus d'ailleurs qu'un crétin des Alpes provençales qui l'aura confondue avec sa piscine. **Et pourtant, c'est ainsi que Léotard, l'Everest et le Mont Blanc seraient grands.**

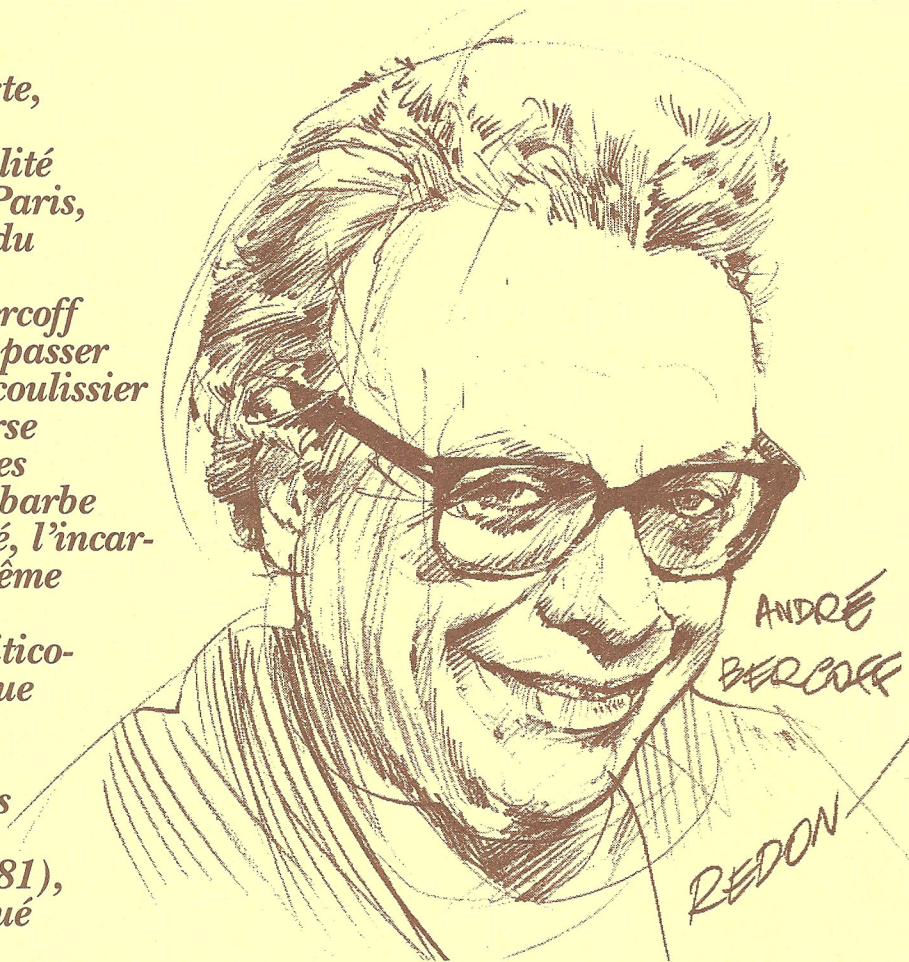


Entretien Courtois avec

Journaliste, écrivain, personnalité du Tout-Paris, familier du Prince, André Bercoff pourrait passer pour un coullissier à la Bourse d'échanges de la rhubarbe et du séné, l'incarnation même de cette caste politico-médiatique qui, depuis longtemps (bien avant 1981), a confisqué la parole aux Français.

Or, paradoxalement, il est le premier, dans une émission de télévision totalement originale, à soulever un coin du bâillon qui muselle le pays réel.

*LE LIBRE JOURNAL
André Bercoff, vous dirigez quatre fois par semaine, sur F3 à 13H30, une émission intitulée « Français, si vous parliez » qui ambitionne de donner la parole aux Français. Cela n'avait jamais été fait.*



ANDRÉ BERCOFF

C'est vrai. On parle beaucoup de la crise de la représentation dans la démocratie. Et il est vrai que l'on a pu avoir l'impression d'une certaine confiscation de la parole. Les moyens technologiques aujourd'hui nous permettent de remédier à cette crise, de réveiller la « démocratie de participation » et de ressusciter, toutes proportions gardées, l'Agora et le Forum. L'idée de cette émission m'est donc venue tout naturellement puisque son principe est de donner la parole. C'est pour cela que je suis debout, micro à la main, pour le tendre immédiatement aux spectateurs dès qu'ils manifestent l'intention de réagir et de s'exprimer...

On peut confisquer la parole de plusieurs manières. Par la muselière, la censure, le langage codé des castes, mais aussi en feignant d'ouvrir le libre accès à un média à des gens dont on sait qu'ils seront incapables de maîtriser la technologie trop compliquée de ce média. N'est-ce pas le cas de votre émission ?

Pas du tout. Je me porte absolument en faux contre cette interprétation. On m'avait dit : « Tu n'y arriveras pas, les gens sont des veaux, ils n'ont rien à dire. »

C'est faux. Les gens ont des choses à dire et ils savent les dire. Il n'y a aucun consensus artificiel. C'est parfois inégal mais, contrairement à ce que l'on

écrit, il existe dans ce pays un formidable réservoir d'idées et de paroles. La France n'est pas peuplée de zombies, de veaux qui attendent de voir le train passer, mais de gens assoiffés de savoir, de connaissances, de paroles et, surtout, de vérité. Ils ne supportent plus qu'on leur raconte des bobards ; ils veulent en avoir « pour leur argent ». Après neuf mois d'expérience à travers la France, je reviens beaucoup plus optimiste que certains analystes parisiens dont je lis les travaux.

Votre opinion d'intellectuel de gauche a donc changé sur le peuple ?

Pas du tout. Je n'ai jamais pensé que le peuple était un ramassis de mollasses atomisés et de zombies abrutis. Jamais. Mon expérience m'a conforté dans ce que je pensais. En France, il y a des chacals, des hyènes, des rats. Mais il y a aussi des hommes et

« Une chance pour ceux qui de nos jours ont la parole qu'ils daignent l'écouter »



André Bercoff

*Il faut créer
une chaîne "Agora"
pour donner la parole
aux citoyens avant
qu'ils ne descendent
dans la rue »*

des femmes qui cherchent, qui bougent, qui se prennent en main. Je les respecte. Je veux les faire parler et les montrer.

Votre émission est diffusée à 13H30, tranche horaire désertique. N'est-ce pas un moyen de « donner la parole au peuple » à un moment où l'on est sûr que personne n'écoute ?

Nous avons tout de même un million de télé-spectateurs. Cela dit, il est possible que je serve d'alibi. Si l'on m'avait donné le choix, j'aurais évidemment choisi une meilleure heure. Mais cette émission a le mérite d'exister. Il est évident qu'il y a une chaîne à faire et que les pouvoirs ont raté, c'est une chaîne « Agora » ou « Forum ». Cela permettrait de ne pas attendre que les pêcheurs saccagent Rungis, que les agriculteurs envahissent les préfectures ou que les routiers bloquent les routes

pour donner la parole aux pêcheurs, aux paysans et aux routiers, pour leur permettre de s'exprimer. Deux siècles après les Etats généraux et les cahiers de doléances, le temps est peut-être venu de comprendre que les Français ont droit à la parole.

Vous croyez que cette prise de parole est de nature à résoudre les problèmes ?

Un exemple : J'ai fait à Marseille une émission intitulée « Immigration et seuil de tolérance ». Le principe de l'émission est d'accueillir tout le public qui vient. Sans aucun filtrage ni « formatage ». Ce jour-là, la salle s'est trouvée occupée par moitié par des Beurs et par des sympathisants du Front national. Vous imaginez la tension. Et puis, la parole s'est installée. Les gens se sont exprimés. A la fin de l'émission, j'ai vu les représentants du Front national échanger leurs cartes de

visite avec les représentants des Beurs. Evidemment, je ne prétends pas que tout a été réglé, que l'on s'est embrassé et que tout va bien. Simplement, on a parlé. On s'est parlé. Et il vaut mieux échanger des mots que des coups de couteau.

Vous paraît-il possible et souhaitable que ce genre d'émission trouve sa place à une heure de grande écoute ? Au fond, elle reflète mille fois mieux la réalité que certains « reality-shows ».

J'espère. Nous voulons être un miroir qui réfléchit et qui ne se contente pas de refléter. Il y a un besoin, indiscutablement. De plus en plus, on m'aborde dans la rue pour m'indiquer un sujet : « Vous devriez traiter tel ou tel thème. » L'émission s'installe finalement dans une sorte de rôle de médiateur.

Pour vous, personnellement, que représente cette émission ?

Pour toute l'équipe, c'est un gros travail, fatigant puisque nous enregistrons les quatre émissions de la semaine en deux jours ; mais c'est aussi beaucoup de plaisir : parler avec les gens, aller à la rencontre de l'autre, c'est un enrichissement, une belle école de lucidité et même d'espoir. Je crois vraiment que cette émission doit continuer et je me bats pour cela.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR SERGE DE
BEKETCH**

DE QUOI JE ME MELE ?

Athée, ou plutôt, dit-il, « agnostique », parisien-provincialiste, branché progressiste, habitué des salons, étranger aux églises mais ne négligeant point les chapelles, André Bercoff était, dans l'ordre social inversé où nous vivons, tout particulièrement désigné pour recueillir, mettre en forme et publier les confidences de catholiques que choque le « Nouveau catéchisme ».

Il feint donc de s'interroger, dans un livre publié par Michel Lafon sur cette grave question : « Le Nouveau catéchisme veut-il tuer l'église ? »

Ce qui pourrait, plus honnêtement, s'énoncer ainsi :

Pourquoi le nouveau catéchisme ne se prosterne-t-il pas devant toutes les idées, balançoires, conventions et fables à la mode ?

A quoi sert que, depuis un siècle, la Loi, les assemblées, les partis, les écoles, l'armée, les clubs, les camarillas, les sodomisateurs d'hyménoptères, les psychiatres-chologues-chanalystes et chopathes), la synagogue, les loges et même tant d'évêques se soient ligüés contre l'Eglise si, aujourd'hui, elle persiste à prêcher l'amour, la justice, l'espérance et à répéter que l'homosexualité, la prostitution, la drogue sont des crimes contre l'Homme, créature divine ?

On comprend bien que Bercoff se pose ce genre de question. On s'étonne qu'il juge utile de se les poser à voix haute dans un livre quand la réponse lui viendrait si facilement dans le secret de son cabinet. A genoux.

Mais a-t-on jamais vu un procureur s'agenouiller ?

S de B



Delenda est Carpentras, bis

Allons bon, trois ans jour pour jour après la découverte de la profanation du cimetière juif de Carpentras, voilà le juge d'instruction qui fait procéder à une reconstitution. J'avoue que j'ai été aussi surpris que si j'avais retrouvé ce vieux piquet de parasol que j'ai perdu il y a quelques années ! Bref, je me trompais en proclamant, obstiné, que la Justice avait enterré l'affaire. Ben non. Avec ce sens du détail et de la précision qui caractérise le juge d'instruction pugnace. Madame Sylvie Mottes, comme nous l'a appris la presse, attendait tout simplement que les conditions soient parfaitement identiques à la nuit du "crime" pour procéder à la reconstitution des faits dans le cimetière. Pleine lune, ciel dégagé, légère brise, hydrométrie normale. Toutes choses indispensables, comme on voit, pour identifier les auteurs de la profanation et qui n'avaient pas été réunies jusque-là. Faut dire aussi qu'elle a découvert un élément nouveau. Madame le juge. Figurez-vous qu'elle a — enfin — entendu « l'appel de Carpentras » lancé, voici quatre mois, par notre Cercle français d'amitié juive et chrétienne. Bernard Antony, Serge de Beketch, Fernand Teboul, conseiller municipal frontiste de Sorgues et moi-même y affirmions que le pouvoir et sa police connaissaient les coupables. Comme elle avait sous la main notre ami Teboul, Madame le juge l'a convoqué à titre de témoin. Bon. Mais dans ce cas, il va lui falloir entendre aussi tous les membres du Cercle. Ainsi que tous ceux qui, dès le lendemain de la profanation, ont publiquement désigné ses auteurs : de Pierre Joxe en passant par Fabius et le million de personnes qui a défilé derrière Mitterrand le 14 mai 1990. Ça risque de lui prendre du temps. Alors, c'est pas demain la veille que Carpentras delenda est.

JEAN-PIERRE COHEN

D'autres nouvelles du Marigot

L'idole de « Globe » était parolier de Pétain

Dans un univers médiatique dont le conformisme bêlant a exclu toute surprise, la publication, par l'hebdomadaire confessionnel branché « Globe » que dirige Georges Benamou, d'un texte signé Emmanuel Berl a fait l'effet d'une bombe.

Qu'en pleine hystérie antivichyste un journal financé par Bergé et dirigé par Benamou publie de manière approbative celui qui fut le « nègre » des discours du maréchal Pétain a quelque chose d'ahurissant.

Epoux de la délicieuse Mireille et intellectuel « de gauche » fasciné par le Maréchal, Emmanuel Berl avait défendu, avant de basculer dans le camp de l'Etat français, des idées radicalement opposées à celles de la France réelle.

Témoin le texte repris par « Globe » pour démontrer que la « droite » pousse les héros de gauche au suicide.

Publié d'abord dans « Marianne » en novembre 1936, ce billet signé Berl participait au mensonge tendant à attribuer à « l'extrême droite » l'initiative de la campagne de presse qui, en l'accusant d'avoir déserté en 1915, devait conduire le ministre socialiste Salengro au suicide.

Salengro, acquitté par la Haute cour en 1936, mit en effet fin à ses jours quelques jours plus tard en disant : « Quelque chose est brisé en moi. »

Chacun (sauf apparemment Benamou et Bergé) sait aujourd'hui que cette campagne avait été lancée par la presse communiste en représailles contre la réticence de certains socialistes face à l'emprise stalinienne sur le Front popu.

La défense de l'accusé bafouillant lamentablement, tantôt, qu'il avait été « fait prisonnier comme estafette cycliste », tantôt, qu'il « tenait de ramener le corps

d'un camarade blessé entre les lignes », paracheva le massacre.

Cela étant, puisque « Globe » semble disposé à publier Berl, on attend avec gourmandise qu'il réédite à présent le texte publié par le même en 1939 dans « Pavé de Paris ».

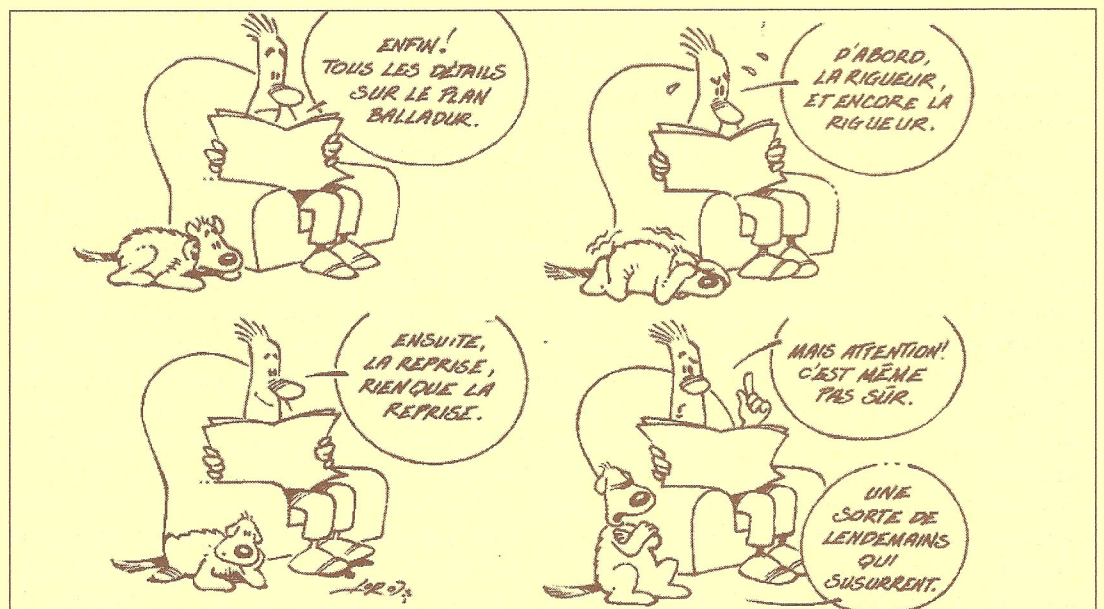
Citons cet extrait relevé par Henry Coston dans son indispensable « Dictionnaire de la politique française » : « Je vois très peu de milliardaires parmi les victimes des guerres du XIXe siècle.

Aucun Rothschild d'Autriche n'est mort en 1866.

Aucun Rothschild français n'est mort en 1870. Aucun Rothschild français, aucun Rothschild anglais, à ma connaissance, n'est mort dans la guerre de 1914.

Et il en va de même, je crois, pour les Morgan ou les Vanderbilt. »

Ces protestants, tout de même, quels malins !



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Le Kosovo, cœur de la nation serbe, est aujourd'hui peuplé et colonisé par des Albanais musulmans qui y constituent entre 80 et 85 % de la population. Cette invasion démographique est le résultat d'une histoire complexe héritée des longs siècles de sanglante occupation turque.

Le Kosovo ou « Vieille Serbie » est le noyau constitutif de la nation serbe. Cette région, vaste comme deux départements français, a été occupée par les Turcs après la défaite serbe de Kosovo ou « Champ du Merle » en 1839. Une stèle de marbre fut à l'époque érigée avec cette inscription :

« Homme qui marches sur la terre serbe, que tu sois étranger ou d'ici, qui que tu sois, lorsque tu viendras sur ce champ qui s'appelle Kosovo, partout tu verras les nombreux ossements des morts. Ici était jadis le grand prince Lazar, merveille du monde et fleur serbe, pilier inébranlable de la foi. Comme un bon berger et guide, il mena les agneaux spirituels pour souffrir dignement dans le Christ et recevoir le martyre de la couronne et participer à la gloire éternelle. »

Une immigration porteuse d'une religion non européenne ne peut que déboucher sur un conflit

Le Kosovo est un cas d'école et un exemple pour tous les peuples d'Europe. Il devrait faire prendre conscience aux plus naïfs qu'une

KOSOVO, LA JERUSALEM SERBE

immigration porteuse d'une religion ou d'une culture non européenne ne peut, hélas, que déboucher sur un conflit. En effet, au Kosovo, pilier spirituel de l'identité nationale serbe, ces derniers sont, aujourd'hui, une minorité quotidiennement menacée qui doit, pour survivre, abandonner sa terre à des envahisseurs qui s'y considèrent désormais chez eux.

***Ne pas confondre
nationalisme
et nationalitarisme***

Les Balkans constituent une poudrière qu'il convient d'approcher avec la plus grande prudence. Or, avec une légèreté irresponsable les Européens ont reconnu sans aucune précaution des Etats nés de la dislocation de l'artificielle Yougoslavie. Non que la reconnaissance de la Croatie ait été une erreur, mais le démocratisme a placé sur un même pied d'égalité des vieilles nations et d'autres qui, par le passé, n'avaient jamais existé. Confondant nationalisme et nationalitarisme, ces deux réalités si bien définies par Maurras, ils ont, sur les décombres de la Yougoslavie, reconnu la Bosnie et sont en passe de le faire pour la Macédoine et le Kosovo. La reconnaissance de la Bosnie a provoqué la guerre pour une simple raison qui est que les Croates et les Serbes, majoritaires dans de vastes zones de cet artificiel Etat, ne pouvaient évidem-

ment pas accepter de devenir les citoyens d'un Etat musulman, qui plus est dirigé par un fondamentaliste. Au Kosovo, la situation est encore plus explosive car deux logiques s'y affrontent. D'un côté, les Serbes, appuyés sur leur histoire, démontrent que le Kosovo est leur Jérusalem dont ils ont été peu à peu chassés par des musulmans venus d'Albanie.

***Des campagnes
de presse particulièrement
malhonnêtes***

De l'autre, se cramponnant à la démographie et à la démocratie, ces mêmes envahisseurs devenus majoritaires demandent que leur soit reconnu le droit à l'autodétermination afin qu'ils puissent faire sécession de la Serbie, dont le Kosovo constitue une province, pour ensuite opérer leur rattachement à l'Albanie.

Un peu comme si, dans la région marseillaise, certains militaient pour la sécession là où les musulmans sont majoritaires avant de demander leur rattachement à l'Algérie.

La diabolisation de la Serbie interdit toute approche réaliste et honnête de la question du Kosovo tant la haine anti-Serbe a été nourrie, en Europe et aux USA, par des campagnes de presse particulièrement malhonnêtes. Dès lors, les Albanais du Kosovo n'ont plus qu'à attendre le meilleur moment pour décider de faire sécession afin de provoquer une inévitable réaction serbe. Celle-ci sera suivie d'une non moins inévitable indignation mondiale, les aboyeurs de presse demandant que l'on ne laisse pas les « tueurs » serbes recommencer au Kosovo ce que l'Occident a été incapable d'empêcher en Bosnie. Et c'est ainsi qu'un conflit majeur éclatera en Europe, car les Albanais, les Bulgares, les Grecs et les Turcs seront peu à peu conduits à intervenir militairement.

Exposition

« Le lys et le sabre »

Hn événement ! Un vrai...
A Paris, 48 rue Vieille-du-Temple, se tient chaque jour jusqu'au 31 mai, de 10 à 18 heures, l'exposition « Vendée-Chouannerie ». MM. Yves Laurence et Reynald Sécher l'ont organisée ; elle est superbe. Là, dans un local de 850 m², jadis marché à légumes — le bel « Espace des Blancs-Manteaux » —, à travers une multitude de tableaux, de lithographies, d'objets et de documents écrits ressuscite la Croisade paysanne, de l'insurrection de 1793 à « La guerre de Madame » de 1832. Les tableaux ? Voici les dix toiles figurant les principaux généraux « vendéens », la fameuse « Galerie des lys » ; voici les portraits, peu connus, eux, de Billard de Vaux, de Texier de Courlay, de Guillemot, de La Haye-St-Hilaire cadet ; voici les romantiques peintures de Goichon, où chefs et soldats royalistes apparaissent vêtus tels qu'ils le furent, du plumet à la botte... Les lithographies ? Deux sont singulièrement émouvantes : « La famille de La Rochejaquelein », qui montre le frère et les neveux de M. Henri devant le tombeau du héros ; « La Duchesse de Berry et Deutz », qui reproduit l'ultime entrevue qu'accorda l'auguste et crâne jeune femme à l'infâme crapule vendue à Thiers... Les objets ? Il y a le sabre de Cadoudal, le pistolet-carabine de Frotté, le béquillon de Monseigneur de Hercé, évêque martyr de Vannes, les splendides reliquaires de l'église de La-Chapelle-Basse-Mer... Les documents écrits ? Citons, à cause de leur rareté, une proclamation bilingue, français/breton, du général bleu Deruelle, et des Sacré-Cœur-de-Jésus peut-être troués de plombs... Oui, la Vendée militaire n'est plus ni à Cholet, ni à Thouars, ni à Quiberon, ni à Laval, ni à Tincebray : elle est toute à une volée de faux du Pont-Neuf.

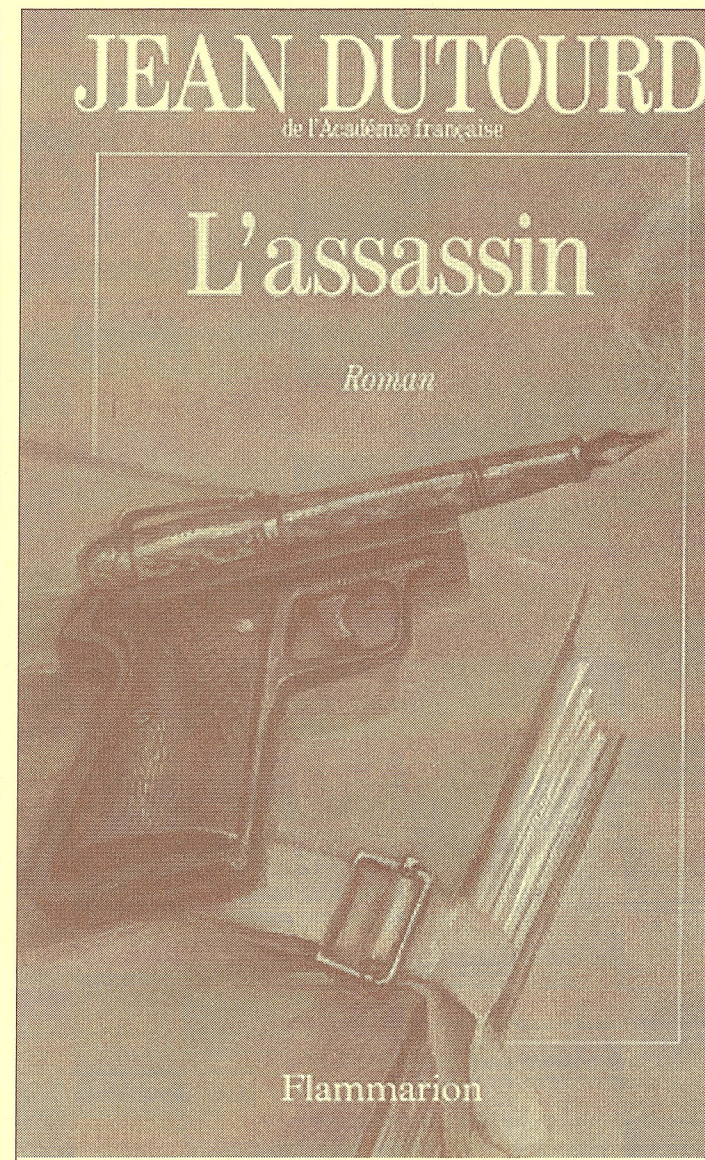
JEAN
SILVE de VENTAVON

C'est à lire

L'Assassin par Jean Dutourd

Les esprits chagrins ont souvent reproché à Jean Dutourd d'être l'écrivain des franchouillards, l'écrivain de la France d'« Au bon beurre ». Il s'en est toujours moqué car il est insaisissable. C'est un caméléon qui aime Toulet et Stendhal et pas du tout Madame de La Fayette. Avec sa moustache épaisse, sa pipe et ses lunettes remontées très haut sur son front, Dutourd ressemble à un vieil oncle de province, facétieux et bonhomme. Il est pourtant, ainsi que le notait Pol Vandromme¹, un « nationaliste avec des relents de jacobin enivré mais ricanant devant Déroulède, gaulliste du dernier carré mais ne promenant pas sa besace dans les chienlits épuratoires, homme d'ordre mais admirateur du patriotisme communard ». Jean Dutourd est volontiers frondeur.

« Chaque Français a un gribouillis dans un tiroir, qu'il rêve de communiquer au monde, grâce auquel il est sûr de devenir connu et glorieux ». Cette phrase de « L'Assassin » pourrait être l'origine du roman. Ici, le Français avide de gloire littéraire est un bandit : Rosine. C'est l'ennemi public numéro un du moment et, à ce titre, il a des faveurs auprès d'une certaine intelligentsia de gauche éperdue de sensiblerie révolutionnaire. On publie facilement les lettres de Rosine dans les journaux de gauche où il est sûr d'avoir bon accueil. Il faut dire qu'à cette



époque la gauche est synonyme de finesse, de culture, d'intelligence, de fraternité, etc. Rosine est « en guerre contre la société française ». Bien qu'il soit un abominable assassin, il trouve écho chez certains spécialistes des engagements systématiques contre les intérêts français, porteurs de valises du FLN et autres activités « qu'en un autre temps on eût qualifiées globalement de trahisons et qui auraient conduit leur auteur devant un tri-

bunal militaire ».

Avec Rosine, intelligent mais manquant de finesse — rien à voir avec le Stephan Hening de Frédéric H. Fajardie² —, l'autre composant du duo du roman est Marcoussis, éditeur parisien. Que l'on ne tente pas de trouver son véritable nom : Marcoussis est la caricature parfaite de l'éditeur. C'est lui qui provoque les événements en proposant à Rosine de l'éditer. Publier l'ennemi public numéro un n'a rien d'évident,



d'autant plus que Rosine est susceptible et sûr de son talent. Malheureusement, les mémoires de Rosine ne valent même pas le plus mauvais roman de la Série Noire et ce coup d'édition risque bien de mal se terminer.

Plus qu'une histoire de gendarmes et voleurs fondée sur l'aspiration de chacun à être publié, ce roman de Dutourd est une excursion dans le monde de l'édition d'aujourd'hui. Lorsque Jean Dutourd commençait à écrire, c'était l'auteur qui « publiait » un nouveau roman. Désormais, c'est l'éditeur. Ce glissement n'est pas innocent. Le monde de l'édition a considérablement changé ; le « climat d'improvisation ingénue » qui régnait à la Table Ronde au début des années cinquante et dont

parle Déon³ n'est plus pensable aujourd'hui. Les maisons d'édition cessent d'être des lieux littéraires ; elles sont devenues des entreprises froides, avec des « politiques éditoriales » reposant généralement sur deux ou trois auteurs-maison renommés et des « coups d'édition » plus ou moins importants. En dehors, c'est quelquefois triste de le constater, ce n'est guère brillant. Du coup, c'est toute la vie littéraire qui en est transformée : n'importe quel jeune auteur connaît aujourd'hui la législation des droits d'auteur sur le bout des doigts avant même de finir son manuscrit.

Dutourd est un écrivain naturel. Son style est authentique, d'un ton goguenard et irrévérencieux, chose qui devient rare chez un académicien.

Seulement, son Habit vert n'est pas une tenue de gala, elle lui sert d'uniforme. L'uniforme va bien à Jean Dutourd.

Il raille avec bonheur le pragmatisme de généraux et de banquiers qui anime aujourd'hui l'édition française.

En littérature comme dans la vie, notre préférence s'arrête aux vieux colons.

PHILIPPE VALDENE

1 « Journal de Lectures », L'Age d'Homme, 1991.

2 « La nuit des Chats Bottés », La Table Ronde Vermillon, 1993.

3 « Bagages pour Vancouver », Folio.

Jean Dutourd,
« L'Assassin »,
Flammarion, 120 F.

Arts

Le musée Roybet-Fould à Courbevoie

Ce musée banlieusard n'est pas très ancien : il fut ouvert en 1951, au fond d'un parc, dans un pavillon scandinave de l'Exposition universelle, tout de bois vêtu. Et c'est déjà une première surprise. La fondatrice du musée, Consuelo Fould (1862-1927), peintre elle-même, légua une partie de sa fortune à la ville de Courbevoie, pour créer un musée « Roybet-Fould », à son nom et à celui de son maître Ferdinand Roybet (1840-1920). Deux noms qui donnèrent lieu à une intéressante exposition lors du second semestre 1992.

Cette fois, le musée présente ses collections, les met en valeur, montre ses trésors. Roybet s'y trouve, bien sûr, et Fould aussi. Mais d'autres artistes également, qui témoignent d'un art extérieur aux mouvements les plus connus du XXe naissant ou même du XIXe finissant. Une peinture allégorique, telle que celle d'Adolphe Lalaye dans « Les horreurs de la guerre », ou une peinture hors de son temps, qui fait songer à l'Italie, à la Renaissance, à l'Angleterre victorienne, comme le somptueux « Portrait de dame en costume vénitien » de Juana Romani (1869-1924), élève de Roybet et totalement ignorée aujourd'hui.

Il y a aussi des artistes connus dans les collections de Courbevoie. Carpeaux, par exemple, dont la fille a donné des œuvres à la ville. Ou Albert Gleizes, avec un paysage simplifié de « La Seine près de Neuilly ».

Mais l'intérêt majeur des collections du musée Roybet-Fould, c'est qu'on y voit des œuvres comme nulle part ailleurs, méconnues ou inconnues, hors des courants devenus officiels. Et qui valent le détour, historique et esthétique.

NATHALIE MANCEAUX

- 173, bd Saint-Denis. 92400 Courbevoie (tél. 43 33 30 73)

LE CLAIR VISAGE DE LA MORT

par Claudette Combes
Guy Tredaniel éditeur

« La mort n'est que l'instant où cesse le fait de mourir », disait Montaigne. Claudette Combes rassemble ici, à l'appui de cette belle idée, un étonnant faisceau de preuves fondées sur son expérience personnelle, des dizaines de citations et des exemples historiques. Fascinant.

UNE SECTE AU CŒUR DE LA REPUBLIQUE

par Serge Faubert
Calmann Levy, 110 F

Un rapport de police mal retranscrit par un élocubrateur avéré. Le croisement du poulet et de l'âne n'a pas donné un aigle.

LA FRANCE ET LA MER AU SIECLE DES GRANDES DECOUVERTES

par Ph. Masson et M. Vergé-Franceschi
Tallandier, 150 F

Ce formidable travail collectif a mobilisé la fine fleur de l'Université. Il se révèle indispensable à la compréhension de cette période clef de l'Histoire.

LE BAISER SUR LA BOUCHE AU MOYEN AGE

par Yannick Carré
Le Léopard d'or, 240 F

Sous un titre qui ressemble à une blague de sorbonnagère, une passionnante étude de la société médiévale, de ses mœurs, de ses us, de ses règles et de ses rites.

LES SOLDATS OUBLIES

par Louis Stien
Albin Michel, 120 F

Souvent éclipsés par l'épopée de Dien Bien Phu, les combats de Cao Bang furent les plus féroces et les plus sanglants de cette effroyable guerre d'Indochine. Un soldat les raconte ici, sans fioritures, et apporte une pièce capitale au dossier des camps de la mort Viêt-minh où sévissait Boudarel.

RIVIERES DE FRANCE

par Michel Grandin
Ed. François Bourin, 195 F

Un poète dresse le fichier des rivières de France ou, si l'on préfère, un géographe chante une ode à nos mille eaux. C'est délicieux, vif comme un torrent, beau comme un grand fleuve et absolument exhaustif.



Les Provinciales

par Anne Bernet



Des taudis aux salons : les frères Goncourt

Le métier d'écrivain est, par essence, si individualiste que les duettistes de la plume y font toujours figure de curiosité. Au demeurant, les associations sont peu nombreuses et leur durée presque toujours limitée, tant les querelles sont inévitables et fortes les haines d'auteurs. En

dehors d'Erckmann et Chatrian, l'autre grand duo des lettres françaises est celui, fraternel, d'Edmond et Jules de Goncourt.

1848 : Veuve d'un officier de la Grande Armée qui se couvrit de gloire à Waterloo, Mme de Goncourt, née Anne-Cécile Guérin, mande à son chevet ses deux fils ; elle est à

l'agonie. Restée prématurément seule pour élever ses garçons, la dame s'est révélée quelque peu une mère abusive. De l'aîné, Edmond, né à Nancy, non loin des terres ancestrales, en 1822, elle a prétendu faire un homme de loi. Cette carrière, qui l'a conduit à la Caisse du Trésor, déprime ce grand

gaillard amateur de bibelots et d'objets précieux, au point qu'il lui arrive de songer sérieusement au suicide...

Mme de Goncourt n'a pas encore eu le temps de songer à l'avenir du cadet, Jules, son frère adolescent de dix-huit ans qui lui rappelle les deux fillettes qu'elle perdit au berceau. Elle a honteusement couvé Jules. Pour prendre la relève, maintenant, elle se fie à Edmond et, d'une main implacable, elle unit les doigts des deux frères... Edmond et Jules ne s'en remettront jamais...



Constatant que l'héritage maternel, fort confortable, le délivre définitivement des soucis d'argent et des emplois de bureau, Edmond, qui a un petit talent de peintre, entraîne son frère qui peint, dessine et grave avec une remarquable facilité et dont les dispositions artistiques sont immenses, dans un périple à travers la Provence et l'Algérie. Mais Edmond se dégoûte rapidement des pinceaux et des palettes. Rentré à Paris, il décide de devenir écrivain et, comme il a juré à Maman de veiller sur Jules, il pousse son cadet à troquer la toile pour le papier... Obnubilé par l'exigence de qualité et de nouveauté qui hante Edmond, Jules, qui n'aime pas écrire, se voue pourtant corps et âme à cette nouvelle vocation, sacrifiant ses aspirations et ses qualités personnelles. Il en mourra, tué à la fois par le cadeau galant d'une lorette rencontrée vingt ans plus tôt et par la besogne de forçat à laquelle cette sensitive de la littérature s'est condamnée pour faire plaisir à son grand frère...

C'est en 1870 que Jules de Goncourt s'éteint, à quarante ans. D'abord fou de douleur, Edmond va continuer à écrire ; l'identification de style et de pensée des deux frères était telle qu'il est presque impossible de s'apercevoir de la différence. Presque un siècle après la disparition d'Edmond de Goncourt, que reste-t-il de cette œuvre ? Les Goncourt avaient voulu toucher à tout, afin de maîtriser tous les genres, excepté la poésie dont ils avaient compris, dès l'adolescence, qu'elle ne leur convenait pas. Après coup, le lecteur moderne s'aperçoit que la postérité n'a pas été tendre avec leurs livres.

Romanciers, ils s'essayaient

au réalisme et au naturalisme le plus cru. Leur premier succès, « Renée Mauperin », les brouille à mort avec leur meilleur ami, qui a cru reconnaître, et il a raison, sa sœur Blanche dans le personnage de Renée, prototype de la jeune fille moderne, assez peu flatteur.



Auteurs dramatiques ils sont constamment sifflés



Auteurs dramatiques, ils sont constamment sifflés, jusqu'au jour où ils écrivent une pièce historique, « La patrie en danger ». Flaubert prétendra, dans un élan d'enthousiasme amical, qu'elle sera apprise par cœur dans les écoles un jour... N'en surnagent guère que les dernières répliques :

« — A la guillotine ! »

« — On y va, canaille ! », qui fut l'ultime et aristocratique insolence du marquis de Custine.

Leurs essais historiques, mignardises charmantes, biographies d'actrices et de favorites du XVIII^e siècle, font aujourd'hui la joie d'historiens modernes, qui les reproduisent en omettant les guillemets...

Avant toutes choses, et au risque même de froisser leurs relations ou de choquer critiques et lecteurs, les Goncourt se sont voulus observateurs. Ils atteindront dans ce domaine une maniaquerie de vieux garçons assez exaspérante. Afin de ne rien oublier de leurs pensées, de leurs émotions, de leurs remarques quotidiennes, parmi lesquelles ils puiseront ensuite pour enrichir leurs futurs livres, ils tiennent un journal. Ces notes s'étaleront sur près d'un demi-siècle. Chronique mondaine de la vie littéraire, venimeu-

se et d'une inconsciente méchanceté, ce journal est, paradoxalement, ce que les Goncourt ont laissé de plus précieux. C'est à travers ces pages, et à travers leurs romans, qu'il faut rechercher la photographie de Paris et de la banlieue sous Napoléon III et au commencement de la III^e République. C'est d'ailleurs à travers lui que se dessine la genèse de l'œuvre romanesque. On a dit des Goncourt qu'ils étaient incapables de saisir la réalité humaine de leurs personnages, qu'ils se bornaient à des descriptions cliniques droit sorties de traités de médecine. Le reproche n'est pas faux : Renée Mauperin, avant d'être « une jeune fille moderne », est une malade cardiaque. Germinie Lacerteux est une nymphomane ; Mme Gervaisais, une tuberculeuse saisie de crises mystiques. Même sœur Philomène, cette jeune religieuse platoniquement amoureuse d'un interne de son service qui se suicide à la fin du livre, n'a pas d'existence.



Le portrait n'est pas leur affaire



Emus par le récit, authentique, de cet amour malheureux, les Goncourt n'ont rien su en tirer. Au fond, continuant à réagir en peintres plutôt qu'en écrivains, les deux frères ne sont sensibles qu'aux natures mortes ou aux scènes de genre, aux paysages. Le portrait n'est pas leur affaire. Ils excellent dans leurs descriptions. L'Hôtel-Dieu où travaille Philomène est décrit avec une précision de reportage. Sous l'emphase inévitable, la promenade de Renée Mauperin au cimetière, sur la tombe de son frère dont elle a provoqué la mort, ou celle de Mlle de Varandeuil,

la maîtresse de Germinie Lacerteux, dans le carré des pauvres, parmi les fosses communes où est ensevelie sa servante, sont des documents, des instantanés pris sur le vif :

« Toutes les croix étaient chargées de couronnes, de couronnes d'immortelles, de couronnes de papier à fil d'argent, de couronnes noires à fil d'or, mais la neige les laissait voir endessous usées, et toutes flétries, horribles comme des souvenirs dont ne voulaient pas les autres morts (...). Le silence sourd de la neige enveloppait tout (...). Un vieux prêtre qui était là à attendre, la tête dans un capuchon noir, en camail noir, en étole noire, avec un surplis sale et jauni, essayait de se réchauffer en battant de ses grosses galoches le pavé du grand chemin ». Ce n'est pas en décrivant les ignominieuses coucheries de Germinie ou d'Elisa que les Goncourt auront été les romanciers de ce peuple qu'ils comprenaient si mal et redoutaient, en esthètes qu'ils étaient.

C'est dans ces tableaux de cimetières ou de faubourgs qu'ils auront emprisonné une part implacable de réalité. Ils auront mangé tout le reste. Maître grognon et solitaire d'une villa à Auteuil, Edmond de Goncourt, fâché avec presque toutes ses relations qu'il accusait ponctuellement de le plagier et dont il avait donné des croquis incendiés dans son Journal, vieillissait isolé au milieu de ses bibelots. Apitoyé, Alphonse Daudet, qui lui pardonnait ses pires excès, l'invita à passer l'été en sa propriété de Champrosay. En juillet 1896, Edmond de Goncourt mourait brutalement. Lui pardonnant cette ultime discourtoisie, les Daudet le pleurèrent sincèrement.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Journalistes à "Libération", Sylvaine Villeneuve et Nathaniel Herzberg ont recensé les temps d'antenne consacrés par les émissions d'information ou de satire au prêt sans intérêt consenti par le milliardaire initié Roger Pelat au premier ministre honnête Pierre Bérégovoy.

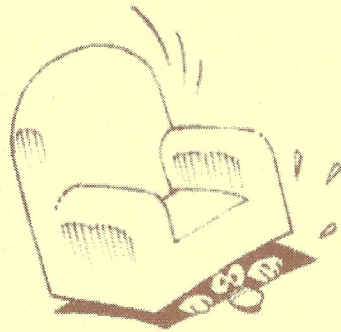
La télévision ayant été accusée de porter une lourde responsabilité dans la "persécution" qui a précédé le suicide, c'était une bonne idée.

Résultat : En deux semaines, jamais le sujet n'a été évoqué dans les titres de TF1 et F2, sauf le soir où Amar indiqua : "La chancellerie estime qu'il n'y a pas d'infraction". En tout, les deux chaînes "majors" évoquèrent sept fois l'affaire en quinze jours, dont deux fois pour annoncer qu'elle était terminée et cinq pour exposer la défense du premier ministre.

Deux reportages furent consacrés à la campagne électorale à Nevers sans la moindre allusion au prêt.

Le "Bébête Show" ne fut guère plus proluxe et, en tout cas, jamais beaucoup plus méchant. Quant aux "Guignols", ils évoquèrent l'affaire deux fois en tout.

Après cela, il faut un sacré culot pour oser parler de "campagne de persécution".



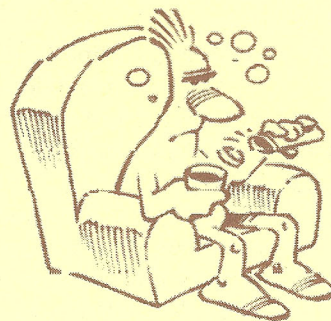
**Samedi
15 mai**

**FR3 23H35
"REPERES"**

Il arrive que la fameuse "main cachée" qui dirige laisse, par calcul pervers ou inadvertance, pointer le bout de la griffe. C'est évidemment un spectacle à ne pas manquer. Voilà pourquoi on regardera ce soir le portrait de Sir Laurens Van Der Post, écrivain sud-africain antiraciste et écolo-mystique tendance "niou-ède". Sir Laurens est un des serviteurs les plus actifs du Prince de ce monde et l'un des gourous les plus délétères du monde des princes. Sous des dehors de vieil illuminé inoffensif, cet octogénaire est l'homme qui a farci de théories fumeuses et redoutables les têtes du non regretté Lord Mountbatten et de Churchill, puis du consternant Philippe d'Edimbourg et de son non moins

LIBERTE DE LA TELE ET AUTRES CHOSES RIGOLOTES

navrant fils Charles. Des hommes qui détestent les Blancs parce qu'ils ne sont pas noirs ; qui regrettent que les Noirs ne soient pas pygmées et qui méprisent les Pygmées parce qu'ils ne sont ni poilus ni pourvus d'une queue préhensile.



**Dimanche
16 mai**

**TF1 20H45
"NIKITA"**

Il ne faut manquer à aucun prix ce film extraordinaire. D'abord, parce qu'Anne Parillaud y est à la fois beauté, ténèbres et innocence. Ensuite, parce que lui aussi lève le voile sur une certaine réalité du monde d'aujourd'hui. Arrêtée à la suite d'un cambriolage de pharmacie ensanglanté par la folie de drogués en manque, une jeune fille est transformée en tueuse par un service de police parallèle. On

l'imagine très bien liquidant un premier ministre par le biais d'un faux suicide.



**Lundi
17 mai**

**F2 17H40
"SECONDE B"**

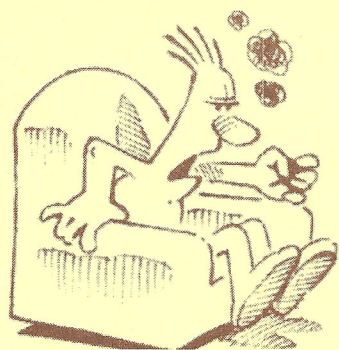
TF1 programmant deux séries pour jeunes débiles, "Le miel et les abeilles" suivi de "Hélène et les garçons", la téléchoche Bourgeois-étatique s'est dit qu'elle ne pouvait pas rester en-deçà de la main en ce qui concerne l'abrutissement des jeunes classes. Elle a donc résolu de diffuser aux mêmes heures une "série pour les jeunes" qui confirme la bonne opinion que ces messieurs-dames ont de notre jeunesse. Je ne sais pas où les scénaristes de ce délire pour dégénérés sont allés pêcher ces merdeux obnubilés par le Sida, la drogue et les coucheries.



Seule ressemblance avec un lycée de banlieue authentique : la distribution est multiculturelle et métissée.

Un détail : officiellement, un élève de "segonde", comme ils disent, est âgé de quatorze à quinze ans.

C'est dire s'il est urgent de lui parler "dope", "drague" et capotes.



Mardi 18 mai

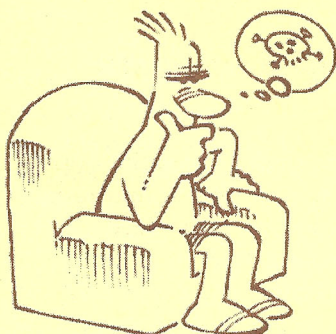
**CABLE
EURONEWS**

Un conseil : si vous avez un ami "câblé", faites-vous inviter rien que pour regarder Euronews, la "nouvelle chaîne d'informations en continu et en français".

C'est à se taper le derrière contre la suspension.

Les vrais amateurs de rigolade espèrent seulement que les patrons de la chaîne ne vont pas engager des "journalistes" parlant un français correct.

Ça enlèverait tout le charme...



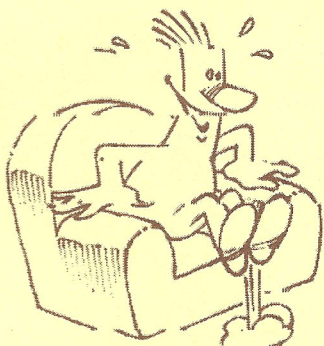
Mercredi 19 mai

**F2 20H50
"LEILA NÉE EN FRANCE"**

Téléfilm original : une jeune Algérienne, née en France et amoureuse d'un médecin français, est embarquée et séquestrée en Algérie sur ordre de son père.

Deux remarques : Leila est française en vertu du principe ainsi résumé par une jeune demoiselle de ma connaissance : "J'appelle cheval toute vache née dans une écurie".

Ensuite, je me demande comment tous ces antiracistes se débrouillent avec leur conscience quand ils assimilent à un terrible cauchemar le fait d'être obligé de vivre en Algérie.



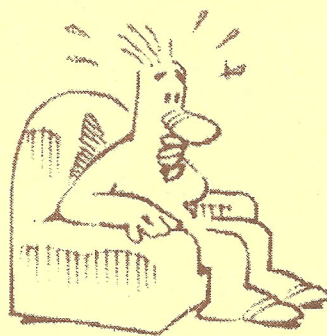
Jeudi 20 MAI

**TF1 20H45
"L'ÉTERNEL MARI"**

"Adaptation et dialogues de Bertrand Poirot-Delpech, de l'Académie française, d'après le roman de Dostoïevski", annonce froidement le programme. Voilà qui ne manque pas de culot !

L'histoire de ce juif espagnol cocufié par un juif russe ressemble à peu près autant au roman de Dostoïevski que Roger Hanin à un comédien.

C'est dire.



Vendredi 21 mai

**F3 20H15
"LA CLASSE"**

Depuis quelque temps, une offensive en règle se développe contre l'émission présentée par Fabrice et qui fournit un si agréable dérivatif aux infos truquées des autres chaînes. Danger !

Défendons "La classe", ultime bastion du comique français, du mauvais goût tranquille, du jeu de mots laid et de la chansonnette franchouillarde.

Ceux qui n'aiment pas ça ont Paul Amar.

Samedi 22 mai

"MONT DES ALOUETTES"

Aujourd'hui, pas de télévision : la France se retrouve au Mont des Alouettes pour un hommage aux Chouans et Vendéens massacrés par la canaille républicaine. Ceux qui ne pourront pas faire le déplacement auront la ressource de vérifier la place donnée par les radios et télévisions à ce grand rassemblement de la France réelle commémorant le génocide.

A mon avis, ça ne devrait pas dépasser la demi-minute.

**(Pour tous renseignements : téléphoner au
(16) 51 07 82 06)**

Tous
les mercredis
de 18
à 21 heures
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.

et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur
**Radio
Courtoisie :**
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Pendules à l'heure

par Pierre Monnier

Lettre à ceux qui n'ont pas encore compris pourquoi les Français se sont unis autour du Maréchal Pétain en 1940.

**Pierre Monnier nous donne le troisième chapitre de sa réponse à la question :
« Il faudra bien qu'un jour on comprenne pourquoi les Français se sont groupés autour du maréchal Pétain en 1940 »**

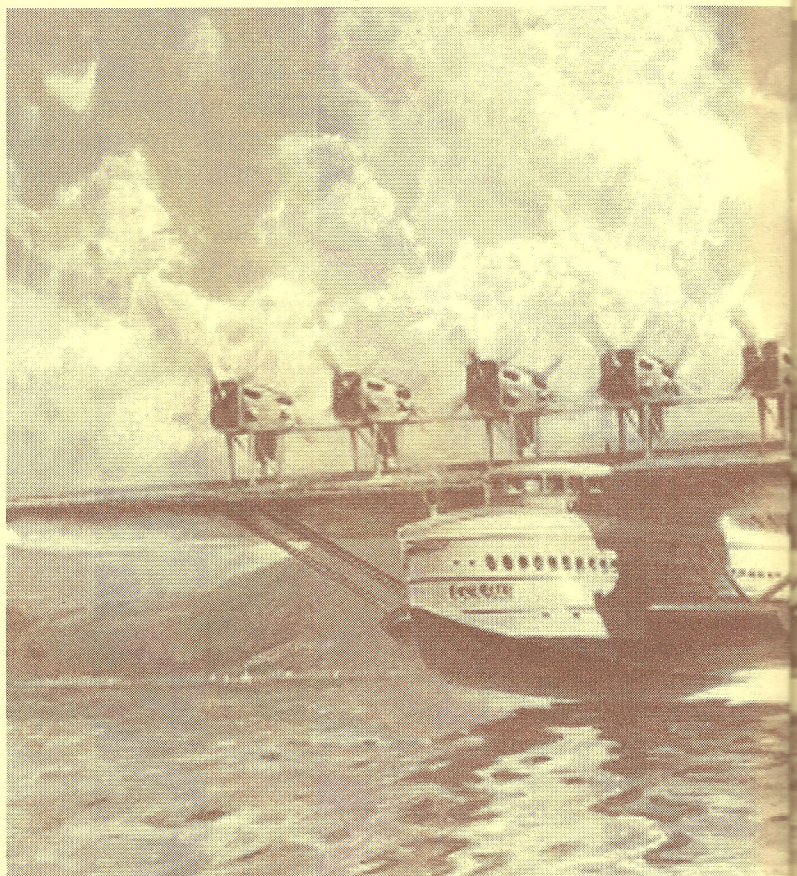
« UN HYDRAVION DE TRENTE PLACES »

Dès la première quinzaine de juin 1940, il est évident que la partie devient injouable. Les Anglais, qui ont déclenché la tuerie, ne songent qu'au repli. Le flot des réfugiés, désespérés, s'élargit chaque jour. A Paris, les politiciens dépassés vont s'orienter vers une solution qui ne sera pas contestée : confier leur sort et celui du peuple au maréchal Pétain qui, depuis Verdun, fait figure de soldat républicain.

Il sait que « le feu tue » et que les soldats ne sont pas des automates. En juillet 1940, Herriot et Jeanneney, présidents de la Chambre et du Sénat, proclameront que « le salut du pays réside dans l'union autour du Maréchal ». Réunis, les parlementaires lui apporteront 569 voix. Les 80 opposants l'assureront de leur respect, sans contester sa légitimité. Comme vous le savez tout en vous étonnant, le peuple approuve ses élus.

Spears, un acteur de "comedia dell'arte"

Appelé en hâte, le général Weygand bâtit un système de manœuvres tactiques adapté aux nouvelles données. Il y devra renoncer devant la carence de l'Allié, fauteur de guerre, qui se volatilise à tous les coups. Dans cette tragique « Commedia dell'arte » va surgir un nouvel acteur, qui s'établit sans façon, parmi les dirigeants français. Envoyé par Churchill à son « ami » Reynaud, le général Spears, très à son aise, examine, observe, furete et se fait juge des hommes et de leurs faits et gestes. Une « sorte d'œil du gouvernement de Sa Majesté »



qui a le poids d'un véritable censeur. Le Maréchal, qui s'en méfie, se souvient du jugement porté en 1918 par notre ambassadeur à Londres, Paul Cambon, dans une lettre à son frère... « personnage des plus dangereux, le général Spears, qui n'est pas plus général que toi ou moi et qui assure la liaison avec le War Office. C'est un juif très fin, très intelligent, qui s'insinue partout et prétend tout diriger.

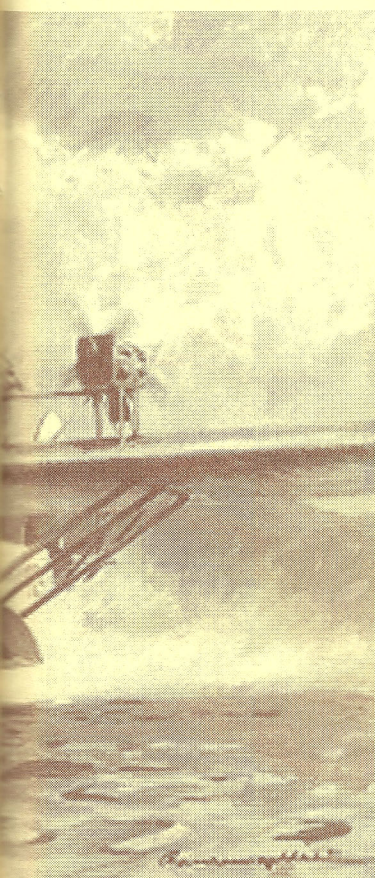
Un gouvernement facile à manipuler

Sous le ministère de Painlevé, dont l'ingénuité dépassait la mesure permise, même aux mathématiciens, Spears avait pris pied dans notre ministère de la Guerre ; il pénétrait à toute heure dans le cabinet du ministre, feuilletait les correspondances, savait tout ce qui se disait au conseil des ministres et il envoyait des bottes de rapports politiques au War Office ».



Il en sera de même aujourd'hui, jusqu'à la signature de l'armistice. Le général Spears est dans les allées du pouvoir comme chez lui ; il s'occupe de tout, fait la leçon, morigène, intervient, joue les susceptibles, se vexe, donne des mauvaises notes et rend compte au jour le jour à Churchill.

Depuis le 12 ou 13 juin, sa tâche est de



réunir pour le transporter à Londres un gouvernement légitime de la France qui sera plus facile encore à manipuler puisqu'on l'aura sous la main. L'Angleterre a sa guerre ; il est inutile de perdre son temps avec les millions de victimes répandues sur les routes, affamées et terrorisées. Le gouvernement de la Troisième a toujours fait acte d'allégeance. Le moment n'est pas venu pour lui de faire un caprice et de secouer la tutelle anglaise. Spears est sur place pour aiguillonner, stimuler, recruter. Il

semble pourtant que le malheur du peuple de France ait fait jaillir un petit sentiment de révolte. Ceux qui sont habituellement les plus soumis, ceux sur lesquels on peut compter, on dirait qu'ils ont des doutes. Spears est perplexe.

Comme avec le coup de l'union franco-britannique, ça ne mord pas, ça s'effiloche... L'un après l'autre, les fidèles se défilent...



L'Angleterre va-t-elle devoir faire la guerre ?



Même Reynaud...
Même Mandel... peut-être à regret, mais tout de même...

Un vent de dignité a soufflé. Il n'y a plus un seul politicien de la Troisième pour transformer la jeunesse de France en chair à canon au profit de Londres. Spears est bouleversé, paralysé par l'angoisse, il a le regard douloureux.

L'Angleterre va-t-elle devoir faire elle-même une guerre qu'elle a déclarée ?

Un comble !



De Gaulle ? on fera avec !



Dans la soirée du 16 juin, Spears traverse le hall obscur de la préfecture de Bordeaux.

Il est accroché par un homme de haute taille qui l'attend derrière une colonne et lui susurre qu'il est prêt à partir pour Londres. Charles De Gaulle n'est plus ministre et ne représente plus grand-chose, mais enfin, se dit Spears, on « fera avec ».

Il raconte aussi dans ses « Mémoires » que, faute d'avoir à sa disposition un personnage important, Churchill utilisera De Gaulle comme caution française aux accusations qu'il s'appête à porter contre le gouvernement du Maréchal... Le 18 juin, au moment où le nouvel « homme de Londres » entame sa série d'appels et de discours, Spears repart pour Bordeaux en compagnie de deux Français que De Gaulle n'a pas convaincus, René Pleven et Jean Monnet... Ils ont la bénédiction de Churchill et disposent d'un hydravion de trente places.

De quoi transporter un gouvernement complet.



L'egoïsme et le mépris



On compte sur des personnalités du plus haut rang, Herriot, Jeanneney, Daladier, Reynaud... Consentiront-ils à emporter « la patrie à la semelle de leurs souliers » pour venir jouer du clairon tout en poussant la jeunesse française au massacre ?... L'hydravion reviendra vide en Angleterre.

Aucun des personnages pressentis n'a voulu tenir le rôle de recruteur pour le compte d'un allié que son égoïsme et son mépris rendent chaque jour plus indigne de leur confiance...

Les Français ne connaissent peut-être pas le dessous de toutes les cartes, mais croyez-moi, Mesdames et Messieurs, ils ne se trompent pas sur la nature des choses. Ils ont beaucoup appris depuis dix mois.

A SUIVRE

Un jour 6 mai 1758 Lourde hérédité

C'est le 6 mai 1758 qu'en la bonne ville d'Arras Jacqueline Carraut, femme légitime de maître François Derobespierre ou de Robespierre, avocat au Conseil de l'Artois, donna naissance à son premier enfant ; on baptisa le bezot Maximilien. Nulles ténèbres n'entourent la venue au monde de Maximilien de Robespierre : à l'inverse, une ombre couvrirait, semble-t-il, les origines du criminel Incorruptible : selon les Artésiens de la cauchemardesque époque révolutionnaire, le bichon assassin eut pour aïeul Damiens, le valet illuminé qui avait poignardé Louis XV le 5 janvier 1757...

Quoique extravagante, l'histoire qu'au pied de la guillotine chuchotaient les habitants de la métropole marchande vaut d'être narrée. D'après ces braves gens, Damiens, mort écartelé, place de Grève à Paris, avait deux fils, Robert et Pierre, qu'un arrêt de justice contraignit à changer de patronyme. Les héritiers du frénétique lièrent alors leurs prénoms, et de la liaison sortit le nom Robespierre... L'un disparut, accompagnant vraisemblablement hors de France le père et la mère de Damiens, misérables gueux bannis du royaume ; l'autre vint fonder un foyer à Arras. Et, toujours suivant la rumeur populaire, les infortunes de Robert et de Pierre Damiens auraient fourni à Maximilien le sujet de la harangue qu'il prononça, jeune, devant les membres de l'Académie de Metz, harangue où le futur tyran stigmatisait la notion de culpabilité familiale. Petit-fils de maître Derobespierre, « avocat pauvre et pauvre avocat », affilié à la loge Rose-Croix « Ecosse jacobite », Maximilien de Robespierre était-il l'arrière-petit-fils de Damiens ? G. Lenôtre ne le pense point. A la question, Cléo, elle, sourit, puis murmure : « Se non è vero, è ben trovato »...

JEAN SILVE de VENTAVON

Rideau rouge

MORTADELA Revue argentine par le groupe TSE de Alfredo Arias

Alfredo Arias nous convie à un voyage onirique dans son enfance et son adolescence argentines. Il nous fait découvrir le théâtre, les revues et les personnages de son quartier populaire mais joyeux de Buenos Aires.

Prévue, à l'origine, pour une série limitée de représentations à « La Cigale », cette revue a quitté la fourmilière de Pigalle pour aller trouver un deuxième et durable triomphe à Montparnasse.

Depuis plus de vingt ans, une colonie argentine installée à Paris nous fait rêver en évoquant ses racines mais aussi en nous disant son bonheur d'être en France, où elle peut créer en toute quiétude.

Comme toujours dans les pays latins, l'amour, la mort et Dieu se mêlent étrangement et étroitement. Le héros se souvient du petit garçon qu'il fut et de la fascination qu'exerçait sur lui sa grand-mère qui, resuscitée pour une soirée, mène la revue... Revue d'un genre inclassable. C'est drôle, émouvant, intelligent, cocasse et jamais vulgaire. Tout est dans le clin d'œil.

La belle mécanique fonctionne comme un réveil, car toute la troupe est parfaitement et totalement à l'unisson. Tous chantent et dansent avec le soleil au cœur. Si vous aimez le tango, après avoir vu « Mortadela » vous n'oserez plus jamais le danser ! Deux couples font plusieurs démonstrations époustouflantes.

L'auteur ne dissimule pas son homosexualité, mais n'en fait pas le fil conducteur de son œuvre. Et puis, c'est l'Amérique du Sud... Cela nous vaut un numéro burlesque de travesti furieusement hilarant.

Se souvenant qu'à l'école il avait une petite copine israélite, Arias la met en scène un court instant. Ce qui nous a valu d'entendre, en attendant au vestiaire, cette sortie : « Arias est juif ! » Ah ! cher public !

Peut-être franc-maçon, aussi ?

Alfredo Arias est argentin, il a du talent, il aime la France. Trois points, c'est tout !

Théâtre Montparnasse (43 22 77 74)

PYGMALION de George Bernard Shaw

N'y a-t-il donc pas d'auteurs français contemporains ?... Pour une fois, nous ne gémissons pas, puisque c'est l'un des plus brillants écrivains irlandais qui ressort des tiroirs des producteurs.

On se souvient que Pygmalion, le légendaire sculpteur de Chypre, s'éprit de la statue de Galatée qu'il venait d'achever et qu'il obtint d'Aphrodite qu'elle vive pour qu'il puisse l'épouser.

G. B. Shaw, s'inspirant de cette exemplaire aventure mythologique, a imaginé qu'un célèbre professeur de phonétique allait transformer en femme de la haute aristocratie une pauvre fille du peuple, humble bouquetière.

Au cinéma, cela a donné le superbe « My Fair Lady » qui, avec « Vacances romaines », immortalisa une autre Irlandaise, la diaphane Audrey Hepburn... qui nous fit tant pleurer.

C'était bien normal que cette œuvre éblouissante du prix Nobel de littérature (1925) fût montée au théâtre des Arts-Hébertot. Heureuse rencontre d'un lieu et d'un texte. C'est une

grande réussite et actuellement parmi les plus belles recettes de Paris. Légitime récompense pour ceux qui ont eu la témérité de générer un spectacle aussi lourd financièrement.

Quel plateau ! La bouquetière, Eliza Doolittle, est interprétée par Sophie Marceau. Elle fait « un malheur ». Elle inflige, ici, une gifle à ceux qui prétendaient qu'elle est une comédienne moyenne. Lambert Wilson est un très guindé, mais parfois désinvolte, professeur Higgins ; c'est une jubilation que de le voir enseigner la phonétique à cette jeune plante sauvage. On connaît la suite ; le pari est gagné mais l'histoire continue... Bernard Murat (ce n'est plus une affiche, c'est... le boulevard des Maréchaux) a réussi une mise en scène bien rythmée. Les costumes et les décors sont superbes.

Quand vous saurez que Pierre Doris, Michel Duchaussoy et Micheline Boudet (ces deux derniers « ex-Comédie française ») sont aussi de la partie, vous aurez compris que vous n'avez aucune raison de boudier votre plaisir, mais toutes celles de courir vite vous laisser séduire, émouvoir et ravir par cette exceptionnelle réussite.

A l'instant où nous écrivions ces lignes enthousiastes, une nouvelle attristante nous parvenait : Patrick Barroux est mort dans la cinquantaine. C'est lui qui, succédant à Jean Desailly, avait acheté en 1973 le théâtre Hébertot. On lui doit la rénovation et la modernisation totales de ce haut lieu de l'esprit parisien. Il donna, entre autres, « Le Jardin de craie », de Barillet et Grédy, et « A nous de jouer », de Félicien Marceau.

Ajoutons qu'il était proche de nos idées...



Théâtre Hébertot
(43 87 23 23)

France gourmande

par Chaumeil

DINEZ COMME À LA BASTILLE !

« **L**es verrous des deux portes qui m'enfermaient me tirent, par leur bruit, de ma profonde rêverie ; et deux geôliers chargés d'un dîner que je crois le mien viennent le servir en silence. L'un dépose devant le feu trois petits plats couverts d'assiettes de faïence commune ; l'autre déploie sur l'une des deux tables, qui était vacante, un linge un peu grossier, mais blanc. Je lui vois mettre sur cette table un couvert assez propre, cuiller et fourchette d'étain, du bon pain de ménage et une bouteille de vin. Leur service fait, les geôliers se retirent et les deux portes se referment avec le même bruit des serrures et des verrous.

Alors mon domestique Bury m'invite à me mettre à table et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais ; et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai cela très bon. Le plat de morue qu'il m'apporta pour le second service était meilleur encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnait avec une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Le vin n'était pas excellent, mais il était passable ; point de dessert ; il fallait bien être privé de quelque chose. Au surplus, je trouvais qu'on dînait fort bien en prison.

Comme je me levais de table et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui restait), voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service, en beau linge, en belle faïence, nous reconnûmes notre méprise, mais nous ne fîmes semblant de rien. Et quand nos geôliers se furent retirés : « Monsieur,

me dit Bury, vous venez de manger mon dîner ; vous trouverez bien qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste, répondis-je ».

Ce dîner était gras ; en voici le détail : un excellent potage, une tranche de bœuf succulente, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très belle poire de crassane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne et du meilleur café de Moka. Ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit qu'il voulut bien me réserver. »



Nul parmi les grands n'était à l'abri de l'emprisonnement



Cette gourmande histoire de prison concerne la fameuse Bastille et est tirée des « Mémoires d'un père », écrits en 1792 par le littérateur Marmontel qui y fut emprisonné quelque temps par lettre de cachet de Louis XVI, à la fin des années 1770, sur la demande du duc d'Aumont par lequel il était soupçonné d'avoir écrit une satire contre lui. Ajoutons que Marmontel (1723-1799) était membre de l'Académie française (il fut même le secrétaire perpétuel) et avait été le protégé de Mme de Pompadour. Ce qui montre que nul parmi les grands n'était à l'abri de l'emprisonnement. Il faut préciser aussi que la Bastille ne recevait que les prisonniers que leur situation ou leur origine mettaient à l'abri des tribunaux. Seul, dans ces cas, le roi pouvait, par lettre de cachet, leur infliger une juste punition. Ce qui n'est plus le cas de nos jours pour les députés ou ministres responsables et... non coupables.

L'affaire de Marmontel s'arrangea : reconnu innocent, il fut tout simplement libéré après deux semaines, lui et son domestique Bury

Sous mon béret

Le fil à couper
le beurre

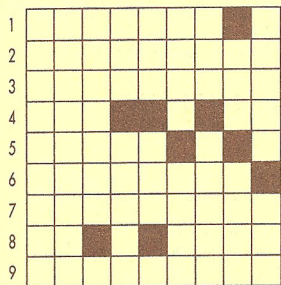
« **I**ls sont rares, de nos jours, ceux qui atteignent la quarantaine sans vérole et sans décoration », affirmait André Gide dans les « Faux monnayeurs ». Aussi les médailles ont-elles une importance capitale pour l'homme. Sans elles, il serait triste comme la pluie. Le 11 novembre, le maire n'aurait personne à embrasser ; le général ne pourrait plus piquer les seins des dames avec délectation sournoise, le cafetier fermerait boutique et le banquet disparaîtrait du monde des humains, perdus sur la planète Terre, sans palmes ni poireaux. Les plus belles médailles frappées par la Monnaie de Paris sont celles consacrées à la pêche à la ligne et issues du talent réaliste de Maurice Delannoy ou de Charles Fourbe, d'Hélène Pelabon ou d'Alfred Borrel. Les maximes gravées à l'avant ou au revers participent à l'effort national d'implantation d'une sage philosophie populaire étayée par le muscadet et le saucisson sec. Quoi de plus beau et de plus vrai que « La patience est l'art d'espérer » et « L'imprévu tient à un fil » (avec figuration d'un long hameçon cerné d'un triple asticoté). Quoi de plus admirable que cette pièce ciselée par Georges Lay où le pêcheur tente au cœur, en guise d'appât, une sirène. « Ce rêve — indique la légende — s'achèvera-t-il en queue de poisson ? » Ces pièces, le capitaine Thon les collectionne. La nuit, quand le silence est tombé sur Oloron, il les caresse avec délectation. Il se décore lui-même au son d'une Marseillaise mythique, déclame ses remerciements au préfet, apostrophe le sénateur et donne l'accolade au député. Face au gave et sous les étoiles, il songe aux errances humaines qui font courir pour un ruban rouge, fil dérisoire qui ne leurre personne. Une lune argentée sort alors des nuages pour éclairer les toits d'ardoise humides et le museau mafflu du chien Totem qui rêve aux grands vols bleus de l'automne dernier.

JOSEPH GREC



Mots croisés

I II III IV V VI VII VIII IX



HORIZONTAUX

- 1 - Un mordu de la pêche
- 2 - Fait qu'on se retrouve seul...
ou une quarantaine
- 3 - Est en couches
- 4 - Ça se fait avant la
distribution des cartes
- Blessé à la tête
- 5 - Ancienne partie du monde
- 6 - Reste sans connaissance
- 7 - Elles n'ont pas l'eau
courante
- 8 - Quartiers de noblesse
- Hardie, mais sans bon sens
- 9 - Ils mettent le maquis au
parfum

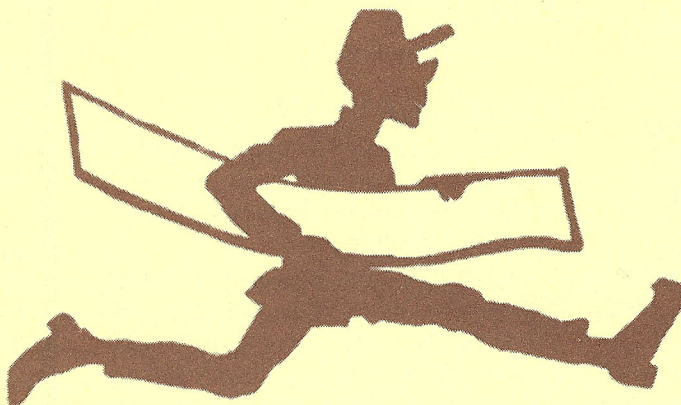
VERTICAUX

- I - Une bonne claque ne peut
leur faire que du bien
- II - Moulure de style roman ?
- III - Espèces de salades tardives
- IV - Roi dans un brelan
- Confus d'être ripou ?
- V - Démonstratif - Si on lui
adjoint un con, il est contre
- VI - Victime d'une distraction
- Facilite une prise en
tenailles
- VII - Brandt y a placé de
nombreux fous
- Terriblement hugolienne
- VIII - C'est rien !
- Protecteur du bénitier
- IX - Il a le bras long, mais il est
bête - Signal d'alarme

SOLUTION N° 2

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	C	O	U	R	T	E	L	I	N
2	A	B	S	E	N	C	E	O	C
3	P	O	T	E	A	U	O	U	R
4	I	M	L	G	A	N	E	E	
5	T	B	L	E	L	U	V		
6	U	R	G	E	N	T	E	A	I
7	L	E	M	E	H	A	R	I	S
8	A	R	P	E	G	E	A	R	S
9	R	A	I	N	U	R	E	S	E
10	D	E	T	S	E	V	A	S	

Lettres de chez nous



C'est, ma foi, vrai et vous pardonnerez, je l'espère, à l'esprit grossier et distrait que je suis de ne pas avoir vu tous ces trésors de goût et d'attentions pour le lecteur qu'on trouve dans « Le Libre Journal de la France courtoise ».

C.R. (BOISSY-SOUS-SAINT-YON)

Du Sénégal

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu le premier numéro de votre journal. J'en suis vraiment comblé. Je l'ai reçu un soir alors que je pensais à vous. Bien que l'article de Bernard Lugan m'ait vraiment choqué, j'ai pu apprécier la rigueur intellectuelle du journal. Je crois que je serai sur la liste des abonnés.

Nous, Africains, devons nous mettre au travail et il faut que les Occidentaux nous aident à nous développer, non pas en nous envoyant des capitaux mais en nous encadrant. Si on permettait aux Juifs d'investir dans notre continent, le développement serait beaucoup plus rapide. Ils ont transformé le désert d'Israël en prairie. Et c'est cela qu'il nous faut. J'aurai l'occasion de développer mes idées dans mes prochaines correspondances. Pour le moment, je vous exprime ma profonde estime.

ABDOU FAYE
CHEF DE LA BRIGADE
DES DOUANES DE
FOUNDIIOUGNE, SÉNÉGAL

Partage du travail et chômage

Demandez aux dockers de la CGT de Dunkerque de partager temps et paye ; demandez aux salariés de GDF/EDF de partager les avantages qu'ils se sont octroyés eux-mêmes depuis l'après-guerre ; demandez aux appointés du Syndicat du livre et de la NMPP de partager leurs avantages ; demandez aux troupes de Delors à Bruxelles, Strasbourg, Luxembourg, de partager leurs émoluments. Certains se contenteraient de leurs primes et notes de frais !

Il y a pourtant du travail pour les chômeurs qui veulent travailler : mettre toutes les routes hors gel ; renforcer les bordures des fleuves, rivières et canaux ; supprimer les points noirs qui existent encore dans les villes ; rénover pour loger les vrais sans-logis, au lieu d'abattre pour construire des

bureaux ; en agriculture : encourager la culture des produits possibles en sol français actuellement venant d'ailleurs.

J. O'B. (LILLE)

Pauvre mais beau

Enfin, il est là ! J'ai été très satisfait de recevoir « Le Libre Journal ». Première impression : il est pauvre jusqu'à l'indigence, mais il est aussi tout le contraire d'un pauvre journal.

Merci à vous et à tous ceux qui collaborent d'une façon ou d'une autre à ce petit nouveau de la presse nationale à qui je souhaite longue vie et bon vent.

Ma femme me dit en se récriant qu'elle le trouve « très beau, comme un journal ancien de broderie ». Elle me fait remarquer toutes ses beautés typographiques, ses dessins, la présentation très « pensée » de chaque page, de chaque article.



L'Etendard*

Cinquante mille francs à qui prouvera que la terre est âgée de plus de 7 000 ans

L'ANRS versera cinquante mille francs de récompense à qui démontrera scientifiquement que la Terre a plus de sept mille ans d'âge. L'arbitrage sera assuré par le CRSP, célèbre pour ses travaux sur les véritables catégorèmes de la preuve scientifique.

Entre nous, le risque pour l'ANRS n'est pas bien grand : la recherche de l'âge réel de la Terre dépend, en effet, de la validité des systèmes de datation. Or, nul domaine n'est plus sujet à caution, la datation étant devenue un creuset d'impostures et de dogmatismes bouillonnant au feu des intérêts financiers, une "science" qui rime souvent avec supercherie.

Ainsi, le Carbone 14, procédé consacré "incontestable" par la classe médiatico-idéologique, a pu attester par exemple qu'une corne de vache viking découverte il y a peu en Scandinavie ne date pas du Xe siècle mais du... XXIIIe siècle après Jésus-Christ !

Etrange relique du futur...

Ainsi encore, des coquillages vivants pêchés à Palombino par des conchyliculteurs italiens d'après-guerre ont pu être datés à plus de 4000 ans avant Jésus-Christ ! Du fond de ces mollusques, quarante siècles nous contemplent ... Gare à l'intoxication !

Le procédé de datation au potassium-argon est tout aussi riche de surprises : datée par ce moyen, la lave de Kilauea surgie il y a moins d'un siècle se révèle vieille de vingt-deux millions d'années. Les Hawaïens qui ont assisté à l'éruption devaient avoir abusé du vin de palme...

Comment de telles mystifications ont-elles été possibles ?

Tout simplement par un filtrage cognitif et médiatique des résultats qui, en censurant les "erreurs" vraiment trop voyantes, a permis de bâtir de toutes pièces la réputation d'infailibilité de procédés évidemment aléatoires.

La chose n'était pas bien difficile dans le royaume des sciences où, sur le trône, les journalistes ont supplanté les savants.

BERNARD LÉRITHIER

**L'Etendard est un groupe de jeunes catholiques dont le but est la diffusion des travaux de recherches de l'A.N.R.S.*

Les adhérents à l'ANRS peuvent recevoir contre 25 F, cent formulaires du concours à distribuer dans les cercles estudiantins et les cenacles scientifiques.

**L'A.N.R.S. recherche des étudiants en philosophie, lettres et linguistique
Thierry Konstantinoff : 42 38 24 01 /
Fax : 48 06 12 70**

Adhérez.

**Cotisation 150F à l'ordre de
L'Etendard. 276, rue Etienne Marcel,
93170 Bagnolet.**

**LA BOUTIQUE
ETENDARD
Aidez-nous, confiez-nous
vos travaux
d'imprimerie,
vos imprimés personnels
50 cartes de visite,
100 papiers à en-tête,
150 francs.**

Mes bien chers frères

Mois de Marie.

Connaissez-vous la plus belle église du Perche ? Celle de Boissy-Maugis, sur la route de Montligeon. Son curé vient de mourir, quelle tristesse ! J'aimais faire enrager le curé de la paroisse voisine dont l'église, du XIIe siècle, venait d'être entièrement restaurée par les Monuments historiques. Je lui disais : « Pour moi, la plus belle église du Perche est celle de Boissy. » — « Ah non ! quelle horreur, en comparaison de nos églises du Moyen Age ! » N'empêche, ma préférée à moi, c'est celle de Boissy, à cause de la foi qui s'en dégage, à cause de Marie. Quand on entre, le regard est attiré par le Christ en Croix, tout au bout, au-dessus de l'autel, et, juste au-dessous, par le Christ au Tabernacle. Cela rappelle ce que c'est qu'être chrétien : suivre le Christ, aller vers lui, vivre de lui, l'adorer, l'écouter. Mais, avancez un peu et dépassez les premiers piliers. Vous êtes alors surpris par l'abondance des statues, des bas-reliefs, des vitraux (pas géniaux, faut le dire). La Vierge Marie est représentée seize fois ! Cela rappelle que, pour suivre le Christ, aller vers lui, vivre de lui, le contempler, nous avons besoin de Marie. Parvenu à la Table de communion, que vois-je ? Dans le chœur : Notre-Dame des Victoires, l'Enfant-Jésus dans les bras, et, de part et d'autre de l'entrée du chœur, une Pietà recevant Jésus à sa descente de Croix et une Vierge glorieuse donnant le Rosaire à saint Dominique. Là où est le Christ, là est Marie. La Vierge Marie partage tous les mystères, joyeux, douloureux et glorieux de Jésus. Ainsi est-elle présente dans nos joies et dans nos peines. Ainsi le sera-t-elle dans notre éternité. Maintenant, retournez-vous. C'est la messe ; la nef est... presque pleine. Eh ! Il y a mieux ici que des statues ! Il y a les fidèles. Derrière eux, j'aperçois les vitraux évoquant la présence de Marie dans notre histoire : N-D. de Sées, N-D. de Montligeon, N-D. de Fatima... Là où sont les chrétiens — c'est-à-dire le Christ encore — là est Marie. Car la Mère de Dieu est aussi notre mère. Catéchisme ! : « Jésus est le Fils unique de Marie. Mais la maternité spirituelle de Marie s'étend à tous les hommes qu'Il est venu sauver : Elle engendra son Fils, dont Dieu a fait l'aîné d'une multitude de frères (Ro. 8.29) » (n° 500).

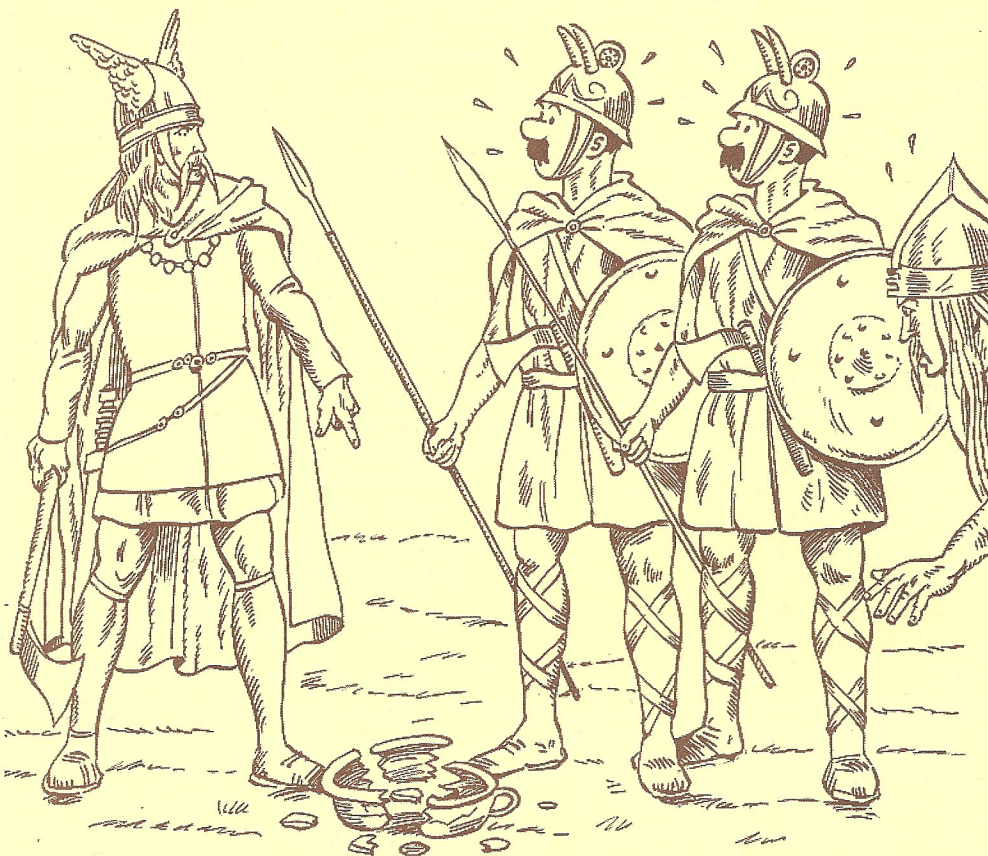
ABBÉ GUY-MARIE

Histoire de France

par Aramis

Le décès récent de Pierre Bérégovoy jette un voile sombre sur l'histoire de France. Il convient, en ces circonstances exceptionnelles, d'évoquer la personnalité hors du commun de cet homme remarquable. Fils d'immigré, issu d'un milieu modeste, il connut tour à tour la montée du fascisme, la seconde guerre mondiale, la SNCF, l'holocauste, le Gaz de France, la crise du pétrole, les institutions de la Ve République, Samir Traboulsi, Roger-Patrice Pelat, les multinationales, la politique des blocs et, enfin, la détente sur les bords du canal de la Loire. A ce titre, il est un grand témoin de son temps. Militant pour la classe ouvrière et un franc fort, il sut jusqu'au bout conserver l'affabilité des gens humbles. C'est pourquoi il préféra, contre toute attente, un appartement médiocre du 16^e arrondissement au luxe et à l'opulence d'un F4 à La Courneuve. Faut-il chercher dans ce dilemme cruel la raison pour laquelle il décida, en fin de compte, de se loger tout seul, à Nevers, une balle dans la tête ? Nul ne peut y répondre. Pas même cet ancien ministre qui déclarait : « Les trous de balles font mal ! croyez-moi, j'en ai connus un paquet à l'ENA ! Pierre Bérégovoy était, lui, un autodidacte. Espérons que son exemple réponde à la plus fondamentale des questions : « Et après ? » »

H. Phumeau et R. Jacob



Atali chassé, la Gaulavie allait connaître les heures les plus sombres de son histoire. Notons, au passage, que ce furent les dernières : l'occupation belge. Les Belges, par un de ces sortilèges que seule l'histoire connaît et qui, depuis, a été clairement identifié sous le terme de révisionnisme, ont depuis de nombreuses années réussi à gommer l'image exacte qui fut la leur. Par des diversions multiples allant de Tintin au commissaire Maigret, de Spirou à Léon Degrelle, en passant par des histoires plus désopilantes les unes que les autres, fut martelée l'idée selon laquelle le Belge était sympathique, rieur, voire ripailleux. Cette assertion ne pouvait cependant trouver un crédit véritable auprès des chercheurs les plus avisés. Les travaux de Pierre Vénal-Miquet sont exemplaires sur le sujet. Ainsi note-t-il dans « Semelles de bois, les talons horreur » : « La résurgence d'un courant que l'on croyait disparu se fait jour : la nuit, dans les bars belges. Verre de bière en main, des nostalgiques de l'ordre nouveau entonnent à l'unisson des chants aux accents inquiétants. Parmi ceux-ci, au hit-parade de l'abomination, en somme : "Frida Oumpapa", dont l'interprète n'est autre que la célèbre Annie Cordy. »

Ceci fait définitivement tomber le masque sur la nature réelle du

Clovis, roi des menteurs

Belge. Ajoutons, pour corroborer ces récentes découvertes, que les

Belges arboraient avec ostentation la francisque de sinistre mémoire. Et qu'ils adoraient Odin, dieu des païens et des incroyants. La fourberie de leur chef Clovis était sans limites. Non seulement il pratiqua un cléricisme radical. Aidé en cela par l'évêque de Reims, saint Rémi. Mais encore il osa faire croire que les Belges étaient Francs. Ce qui est le comble du mensonge historique.

Cette propagande grossière n'exonère pas pour autant la responsabilité collective. Parmi les massacres perpétrés, celui du vase de Soisson inspire aujourd'hui encore peur et répulsion. Tant par sa cruauté que son ignominie, il résume par-dessus tout l'esprit d'intolérance et d'exclusion qui frappe les minorités. Ce refus des différences caractérisé est passé à la postérité avec la formule : « Souviens-toi du vase de Soisson ! » Prononcée en 93 avant JC (Jacques Chirac), cette phrase d'apparence sibylline est sans commune mesure avec le martyr enduré par la victime, qui ce jour-là perdit son portefeuille mais surtout, et pour cause, ne put à nouveau siéger à la présidence du Conseil régional de Bourgogne. On ignore encore actuellement qui cassa réellement le vase de Soisson. Preuve suprême du mensonge que les Belges érigèrent en dogme.